



ALBERT LABERGE

Hymnes
à la terre

ÉDITION PRIVÉE
MONTREAL
1955

P5
9523
A 23 H 96
1955

A Gabriel Nadeau,
à l'auteur de
"La Fille du Roy" une
oeuvre à garder pré-
cieusement dans sa
bibliothèque

Cordial hommage

Albert Laberge



HYMNES
À LA TERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

<i>La Scouine</i>	Edition privée, 60 exemplaires, 1918
<i>Visages de la vie et de la mort</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Quand chantait la Cigale</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui</i>	Edition privée, 140 exemplaires, 1938
<i>Fin du voyage</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Scènes de chaque jour</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Journalistes écrivains et artistes</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1945
<i>Charles deBelle, peintre-poète</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1949
<i>Le Destin des hommes</i>	Edition privée, 100 exemplaires, 1950
<i>Fin de roman</i>	Edition privée, 100 exemplaires, 1951
<i>Images de la vie</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1952
<i>Le dernier souper</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1953
<i>Propos sur nos écrivains</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1954

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

<i>Lamento</i>	Edition privée, 50 exemplaires,
----------------------	---------------------------------

ALBERT LABERGE

Hymnes
à la terre

ÉDITION PRIVÉE
MONTREAL
1955



*Cet ouvrage a été tiré à
soixante-quinze exemplaires hors commerce,
numérotés, signés par l'auteur.*

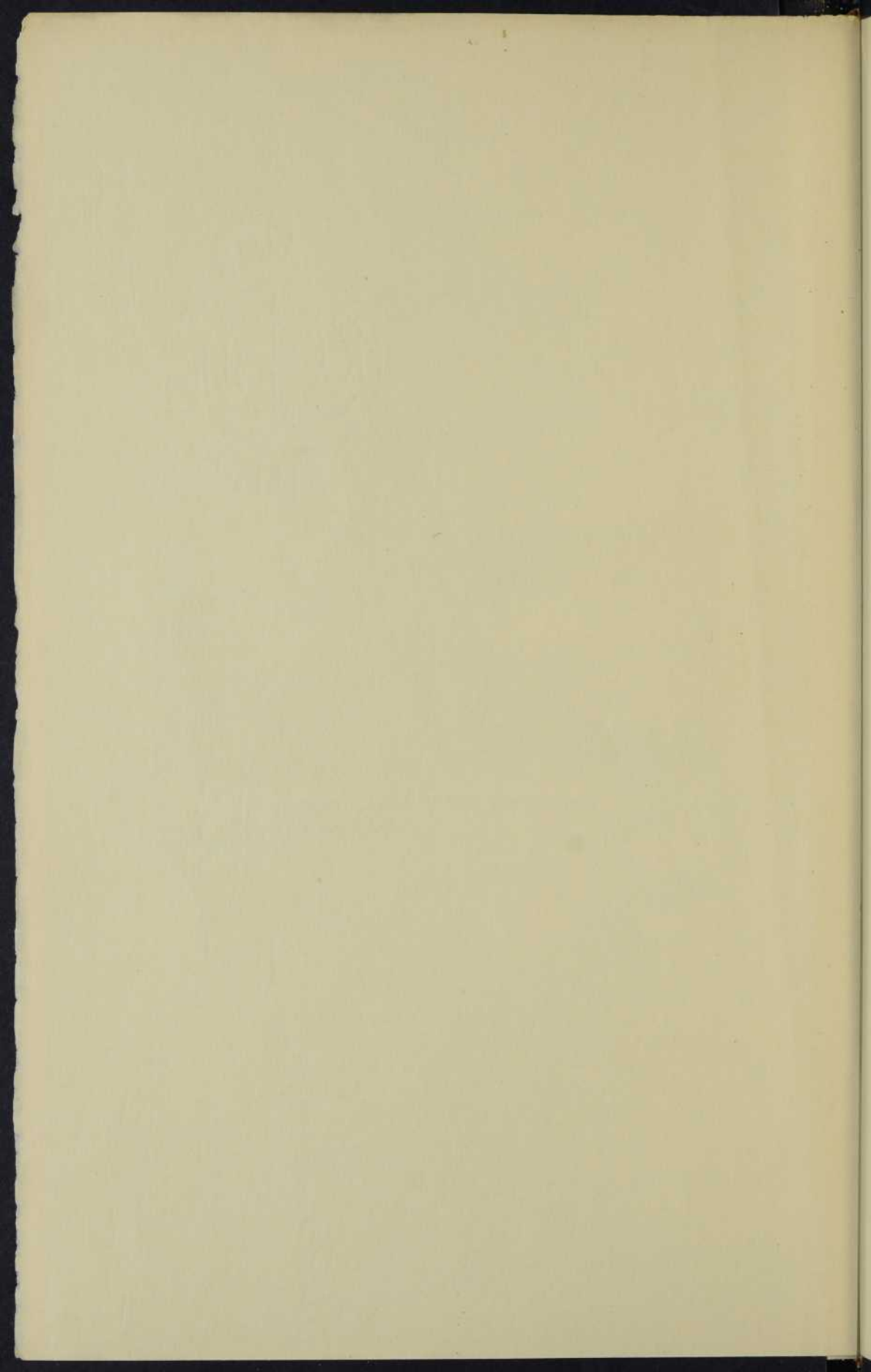
No.....**23**.....

Albert Faberge

90925

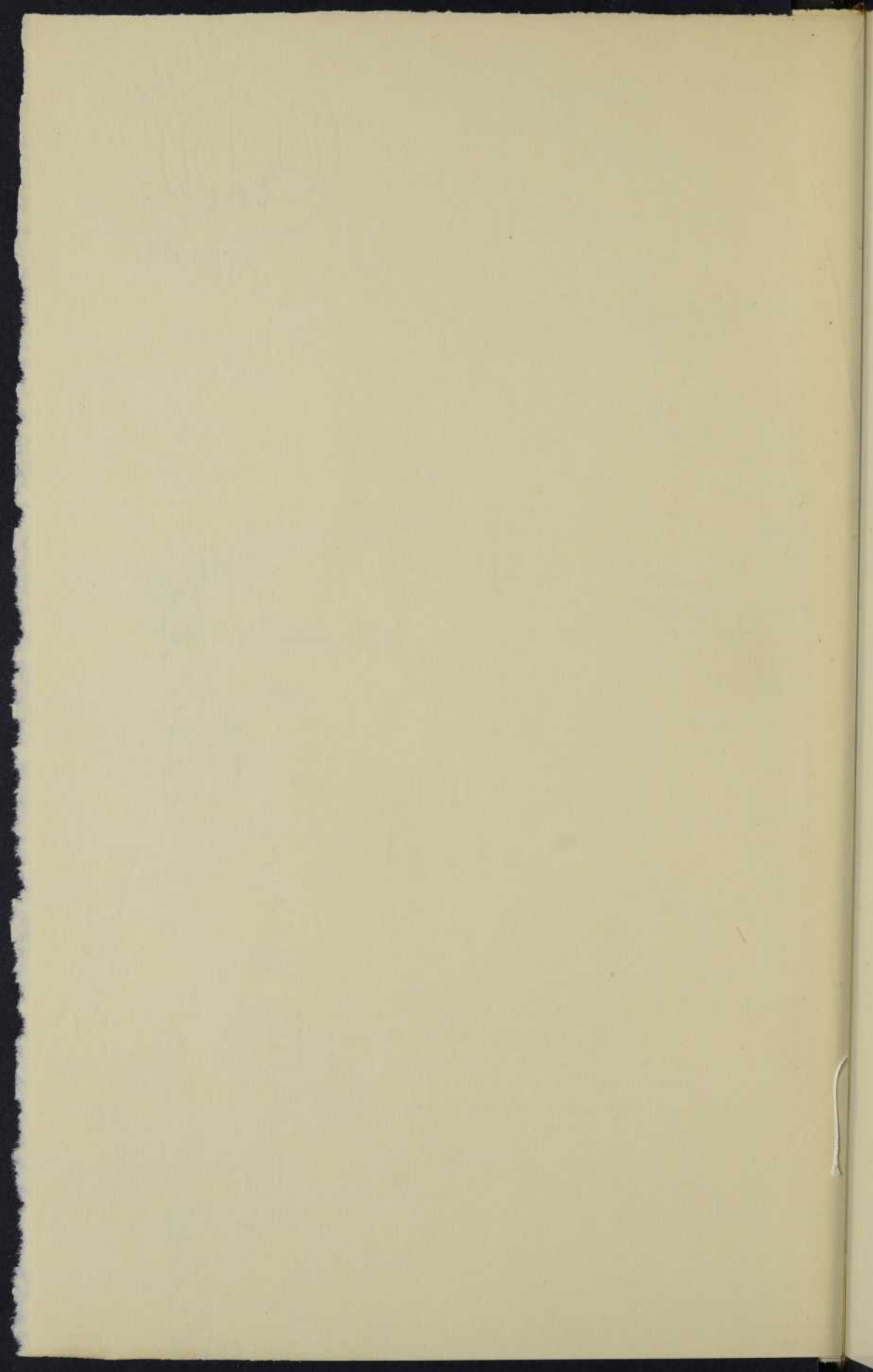


"The thoughtful soul to solitude retires".
Rubayat d'Omar Khayyam.



A Claudia Laberge


NOTE : Les pages de cette plaquette ont été écrites sur une période de plusieurs années, suivant les impressions reçues, les incidents de la vie et les petits faits qui se produisent au cours d'une saison. Cela explique les différents âges que se donne l'auteur dans plusieurs chapitres.

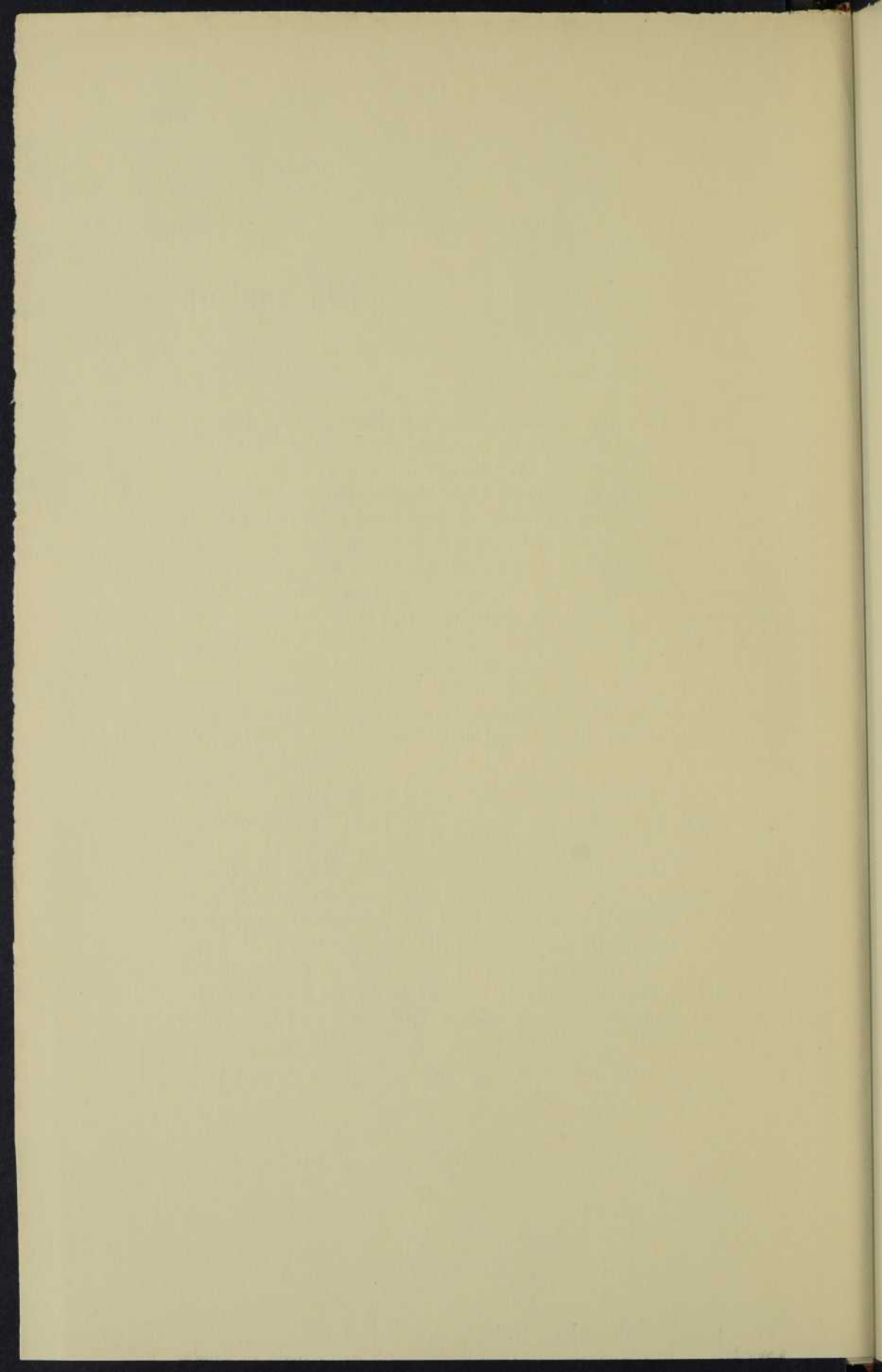


Ma maison

Le coin de terre où s'écoulent mes jours, où j'ai bâti ma maison de campagne et établi mon jardin est une parcelle de la ferme de l'aïeul maternel. Je n'ai pas besoin d'un domaine pour être heureux. Ma demeure est toute blanche, encadrée de rosiers provenant du parterre de ma mère. Une vaste pelouse la précède et, à l'arrière, est la calme rivière que je vois toute chatoyante au matin. Des deux côtés, l'enclos est bordé de lilas, de syringas, d'acacias, de chèvrefeuilles et d'églantiers. Le rossignol, les chardonnerets, les fauvettes y établissent leur nid et me charment de leur chant. L'oiseau-mouche, la grive, le pic-bois, l'étourneau, sont là chez eux. Les roses, les lis, les pivoines me réjouissent par leur coloris et leur parfum. Là, la vie est douce, paisible, agréable. Les minutes, les heures, les jours coulent dans une paix qui enveloppe tout l'être et qui est la forme la plus parfaite du bonheur.

Sur ce terrain, j'ai accompli une besogne de colon, car à l'époque où j'en ai fait l'acquisition, il était loin d'être ce qu'il est aujourd'hui. Pendant des saisons et des saisons, j'ai travaillé et peiné. J'ai abattu des arbres, enlevé des tonnes et des tonnes de pierres et de cailloux, transporté des quantités de terre pour niveler le sol. Mais ce travail était un bienfaisant exercice et une joie. J'ai planté des fleurs et des arbustes que je ne peux maintenant me lasser d'admirer. Je récolte le fruit de mon travail et j'ai la satisfaction d'avoir créé de la beauté pour moi, les miens et pour ceux qui viendront après moi.





Hymne à la terre

Ce dernier dimanche d'avril était tellement beau, tellement clair, que malgré l'heure matinale du train, j'ai laissé la ville pour aller passer la journée à la campagne. A la vue de la petite maison blanche dans laquelle j'ai vécu dix saisons qui suffiraient à illuminer, à combler toute une vie, j'ai éprouvé une joie profonde, une félicité infinie. Je la retrouvais après l'avoir quittée il y avait sept long mois. Sur tout le terrain, l'herbe était d'un beau vert, de ce vert du printemps qui vous fait toujours penser aux années de votre enfance alors que vos yeux s'émerveillaient de tout : d'une petite fleur, de la couleur ou de la forme d'un nuage, des jeunes feuilles qui commençaient à poindre et de tout ce ferment de vie qui était en vous. Avec volupté, je foulais cette herbe qui est une caresse pour l'oeil et qui est si douce, si moëlleuse sous les pieds. Dans l'air lumineux, les plaines et les grands ormes couverts de bourgeons blonds, dorés, chantaient la gloire d'avril. Très haute comme toujours à cette époque, l'eau de la rivière chatoyait et miroitait au soleil et celle-ci était couverte, sillonnée de chaloupes de pêcheurs attentifs à leur ligne, absorbés par cette silencieuse et calme occupation qui est cependant leur passion. Plus loin, de l'autre côté de la rive, l'on voyait les champs verdissants, le coteau, les fermes, les arbres.

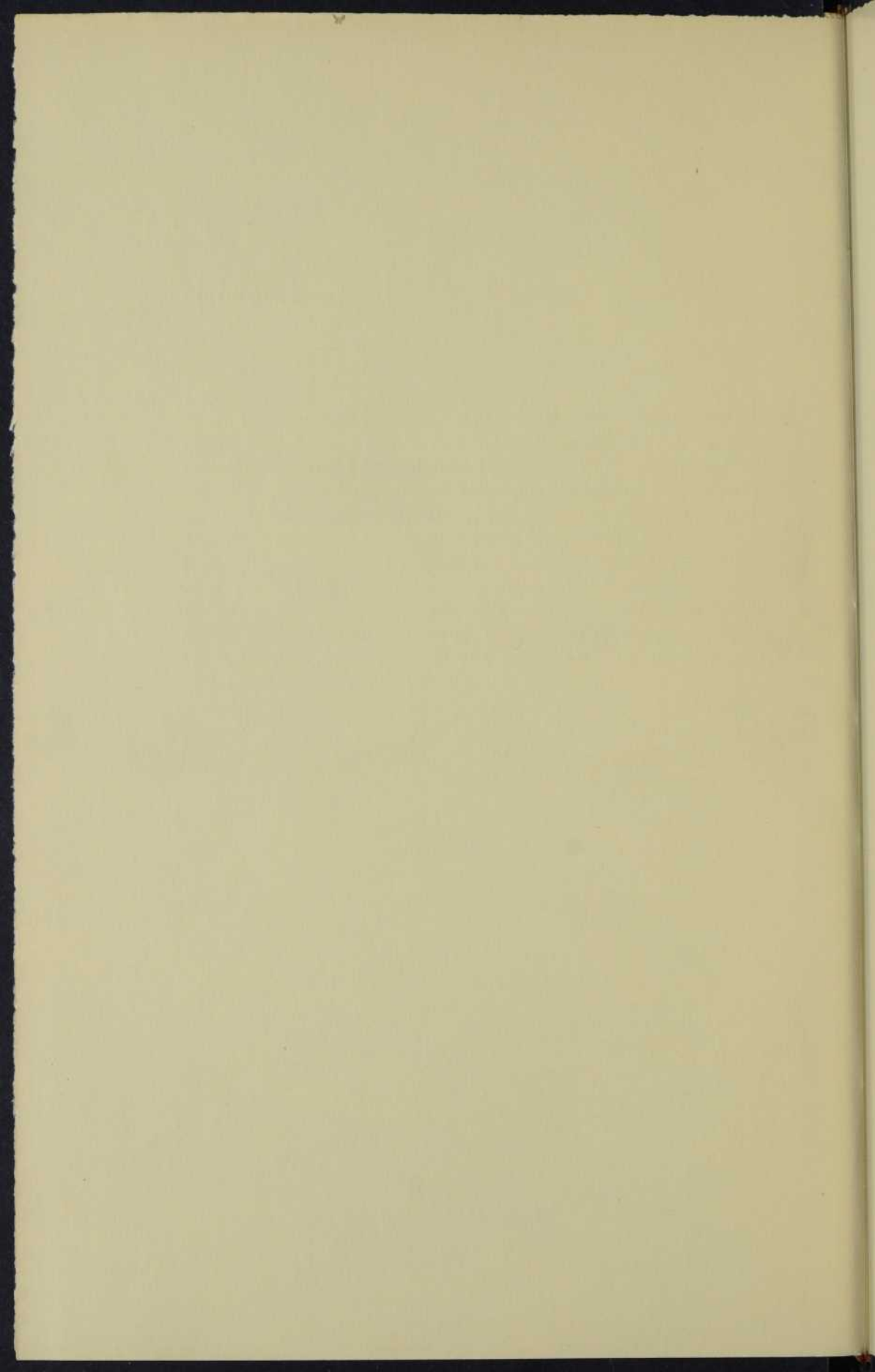
Sur le sol, dans le jardin, les grives faisaient la chasse aux vers de terre. D'un coup de bec, elles en saisissaient un, puis elles tiraient, elle tiraient, l'amenaient à elles, puis quelques-unes l'avalèrent goulument, d'autres moins affamées, le déchiquetaient et se régalaient à loisir, d'autres encore, repues, l'abandonnaient sur l'herbe après l'avoir arraché du sol.

Sur la route longeant la rivière, les élèves du couvent passaient dans leurs manteaux bleus, rouges, verts, faisant sagement

leur promenade du dimanche après-midi. Un calme absolu, une grande paix enveloppaient la campagne. Je baignais dans la douceur, le silence. Avec volupté, je sentais le soleil me chauffer la figure, les mains, me pénétrer tout entier. Je goûtais le repos complet, une béatitude parfaite.

Les iris

Les iris nains sont les premières fleurs de mon jardin à saluer l'arrivée du printemps. On les voit s'ouvrir dans la dernière semaine d'avril. Ils forment une grande touffe près de la clôture et donnent l'impression d'un immense coussin violet. Lorsque j'entre sur le terrain, c'est là que je me dirige d'abord. C'est une vision qui me reporte soixante-dix ans en arrière, alors que tout enfant, je descendais le matin dans le parterre maternel et que j'apercevais les premières fleurs écloses pendant la nuit. Je penchais alors ma figure vers elles pour en respirer l'arome et je ressentais une volupté qui, après tous ces ans, me remonte à la mémoire. O les beaux iris du jardin de mon enfance !



Le chemin du monastère

La plus belle promenade à faire au commencement du printemps est incontestablement celle qui suit le chemin du monastère des franciscains et mène à la réserve indienne de Caughnawaga. Cette route fort étroite traverse de grands vergers fleuris qui, commençant sur un terrain plat à gauche, vont en s'étagant sur des coteaux à droite. Des deux côtés ce sont à perte de vue, des pommiers en fleurs. L'on voit des arbres énormes, très vieux, dont les branches s'étendent au loin et touchent le sol tellement elles ont été courbées par le poids des précédentes récoltes de fruits. Ils sont couverts d'une prodigieuse floraison blanche et rose qui est comme un immense manteau fleuri jeté sur la campagne et qui répand sur toute la région un grisant parfum. L'ardent soleil chauffe la terre, le ciel est bleu et dans les arbres, ce ne sont que trilles, roulades et chants d'oiseaux. De temps à autre, un aéroplane tout étincelant passe en vrombissant au dessus des champs.

De chaque côté de la route, la végétation est quelque chose de fantastique. Les jeunes pousses des frènes, des ormes, des vignes, des cerisiers sauvages, semblent jaillir du sol sous la puissante et généreuse poussée de la sève qui les gonfle.

Aller sur la route enveloppée de la beauté de la terre, quand vous êtes en santé, même quand vous êtes vieux comme moi, quelle joie, quel enchantement ! Vos yeux sont émerveillés par le délicat coloris des fleurs, vous respirez le capiteux arôme de cette immense floraison, vous sentez sur votre figure et vos mains la tiédeur de l'air, vous marchez et, de constater la souplesse de vos jambes, de vos genoux, vous cause une satisfaction difficile à rendre. En vérité, vous êtes l'un des heureux de la terre.

Bien souvent, presque chaque jour, dans le courant du mois de mai, j'ai suivi ce chemin et chaque fois, avec un enchantement nouveau. Le miracle commençait à se produire à cette vieille maison en pierres des champs sise à une centaine de pieds de la voie publique. La route y conduisant, était toute jonchée, toute couverte de blancs pétales de fleurs de cerisiers.

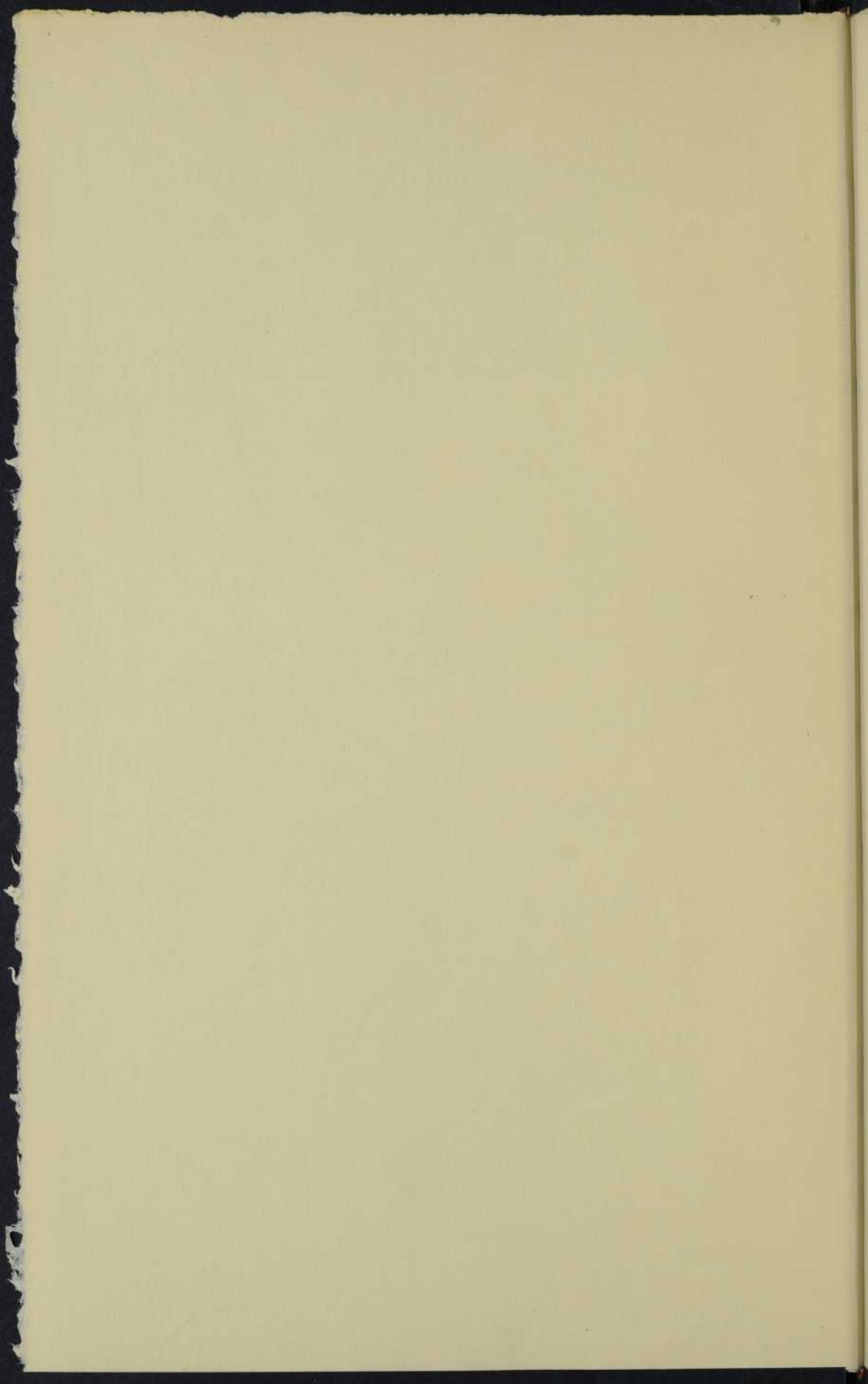
Certain après-midi, en face de l'église, j'entends les lents et graves accords de l'orgue. Parfois, devant le monastère, je vois un groupe de jeunes gens qui se promènent sur la véranda pendant que le père qui préside à la retraite récite le chapelet. Dans le calme de l'heure, sa voix prononce avec ferveur : Je vous salue, Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Puis le groupe des retraitants reprend l'invocation et répond : Sainte Marie, mère de Dieu.

Je m'éloigne poursuivi par cette supplication.

Au retour, j'entends un cantique chanté en chœur par les jeunes gens. Le soleil luit sur la campagne et une grande paix reposante m'environne. Qu'ont-ils à prier, ces hommes ? Que ne jouissent-ils du moment présent qui s'en va si vite et ne reviendra plus jamais ! Moi, au dehors, je vais sur l'étroite route entre les pommiers fleuris et mon âme baigne dans la joie, l'allégresse. Je goûte une félicité indicible. Autour de moi, l'herbe est verte dans les champs, les pruniers, les merisiers et les cerisiers sont vêtus de blanc comme des premières communiantes. Les bourgeons des arbres deviennent de jeunes feuilles, le ciel bleu est parsemé de légers nuages blancs qui semblent voguer sur une mer d'azur et dans les branches, les oiseaux chantent éperdument. Mes yeux éblouis ne peuvent se rassasier de la beauté de la terre. Je vis dans une extase. Et là-bas, dans ce monastère, des hommes aveugles à toute cette féerie supplient la divinité de leur obtenir des biens illusoire. Je remercie la nature de m'avoir donné une âme vibrante et sensible aux splendeurs de l'univers. Je hâte le pas pour échapper à cette misère, à cette détresse morale, mais le chant des cantiques et les ardentes invocations m'accompagnent quelques instants dans la verte campagne, entre les vergers fleuris de blanc et de rose, sur cette route enchanteresse.

Qu'ont-ils donc à fatiguer le ciel de leurs supplications, ces infortunés ? C'est comme si toutes les merveilles du globe n'existaient pas pour eux.

Je retourne à ma retraite, à la maison blanche devant la calme rivière, où mes jours s'écoulent dans une félicité comme n'en connaîtront jamais ces jeunes hommes entrevus sur la véranda du monastère.



Jour de pluie

Ce matin de mai, la pluie tombe épaisse du ciel gris et me tient confiné à la maison. Mais de ma table, par la fenêtre, je vois un cerisier tout fleuri, tout blanc. les lilas chargés de grappes qui commencent à s'ouvrir et les tulipes rouges, jaunes, mauves, qui disent toute la beauté de notre terre.

Devant moi, les arbres, les arbustes offrent toute la gamme des verts. C'est une symphonie en vert qui provoque l'admiration. L'air est parfumé. L'on respire l'odeur des lilas et la bonne senteur de l'herbe qui reverdit. Une vive allégresse emplit le cerveau. Dans le foyer, les flammes claires et joyeuses des bûches font s'envoler l'imagination, lui donnent un fabuleux essor et réjouissent le cœur.

Et pendant ces calmes heures, je corrige les épreuves d'un nouveau livre que j'écris pour moi, pour exprimer ce qu'il y a en moi et que j'offrirai à quelques amis.





Les lilas

Le beau printemps est revenu. Une fois de plus, la terre a retrouvé sa jeunesse et son charme enivrant. Tout dans la nature enchante les yeux, provoque l'allégresse : les jeunes feuilles d'un vert tendre, la rivière gonflée par mille fossés, qui coule à pleins bords, le chant des oiseaux, les premières fleurs de la saison.

C'est le temps des lilas, la plus belle période du printemps. Partout les lilas sont en fleurs : le long des clôtures, dans les cours, à côté des remises penchées, des laides maisons. A la faveur des chauds rayons du soleil, les grappes mauves se sont ouvertes, elles ravissent le regard et répandent un parfum capiteux. La généreuse nature prodigue ses dons. A côté de ces pitoyables baraques, de ces affreux bâtiments construits par l'homme, elle étale la grâce souveraine des lilas.

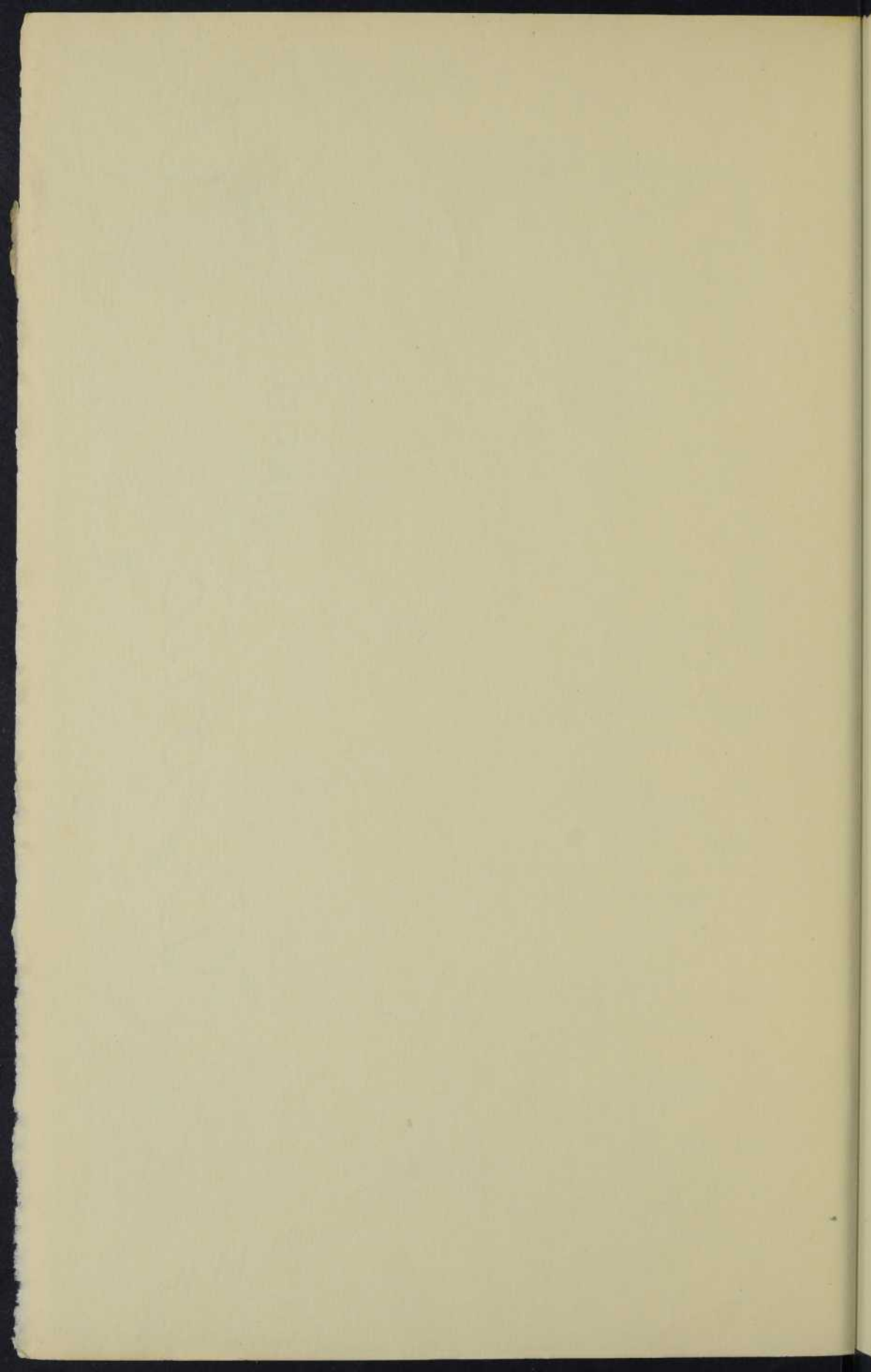
L'on va, l'on va, et partout, les lilas s'offrent aux regards, charment le coeur et l'esprit. C'est un perpétuel enchantement. Il en sera ainsi pendant plus de deux semaines.

Sur un côté de mon petit coin de terre, est une haie fleurie, une haie violette, parfumée. Ceux qui ont planté ces lilas sont morts depuis longtemps mais leur geste continue de produire de la beauté. Portant à mes narines un thyrses que je viens de détacher d'une branche, je le respire avec volupté et je suis reconnaissant à celui qui, fervent admirateur des fleurs comme moi, eut l'heureuse idée, la bonne inspiration de confier au sol quelques tiges de ces arbustes. Aujourd'hui, ce ne sont pas seulement quelques plantes isolées, ce sont de larges touffes de lilas qui, de la route à la rivière, couvertes de grappes mauves, offrent un spectacle de toute beauté.

Chaque jour, des parents, des amis de la ville, moins favorisés que nous, viennent nous voir et repartent quelques heures plus tard contents, heureux, emportant d'énormes gerbes de fleurs qui leur rappelleront pendant quelques jours la modeste maison blanche entourée de lilas.



Pommiers le soir, dessin par le peintre Osias Leduc.



Le pommier

Amputé, mutilé, éborgné et malade, le vieux pommier qui se dresse en face de la rivière se couvre néanmoins chaque printemps d'une odorante floraison blanche et rose. En me levant, le matin, je vais m'asseoir sur les marches du perron et là, dans l'air tiède, lumineux, je me grise de la beauté des fleurs du vieil arbre. A le contempler, dominant l'eau miroitante, je me sens infiniment heureux. C'est là le dernier survivant du verger planté par l'aïeul mort il y a tant d'années.

Depuis longtemps, le vieux pommier est miné par la maladie. Au cours de l'été, ses feuilles brunissent et sèchent, des branches meurent et je dois les enlever. Il porte de nombreuses cicatrices, résultat de ses multiples amputations. Malgré tout, il produit encore des fruits, de belles grosses pommes rouges, tentantes, appétissantes, qui luisent au soleil. Ce n'est qu'une trompeuse apparence, car si l'on y mord, l'on rejette vivement ce que l'on vient de croquer. L'arbre est malade et son fruit si capiteux à l'oeil est amer, absolument imangeable. Je ne suis pas exigeant cependant, et tout ce que je demande au vieux pommier planté par le grand-père qui repose dans le petit cimetière, c'est de charmer mes yeux de son odorante floraison blanche et rose.



Une vieille s'en va

C'était le printemps. L'herbe était verte, les bourgeons des arbres s'étaient mués en petites feuilles qui deviendraient de grandes feuilles, les lilas étaient chargés de grappes mauves qui s'ouvriraient sous peu et deviendraient des fleurs odorantes, les oiseaux chantaient dans les branches, la rivière était toute chatoyante au soleil, sur la grève, des hommes peignaient leur chaloupe, lui faisaient une toilette neuve, l'on entendait les coups de marteau des charpentiers qui construisaient une petite maison pour le fils du laitier qui se marierait sous peu, des femmes courbées travaillaient dans leur jardin et sur la route passa le corbillard conduisant au cimetière, cette vieille de quatre-vingt-cinq ans morte deux jours auparavant. Certes, elle était bien âgée la pauvre, mais malgré cela, elle avait eu beaucoup de misère à trépasser. Souvent, autrefois, elle avait crié sa détresse : "Je serais bien mieux morte. Je suis seule, pas capable de marcher. J'attends la mort et elle ne vient pas". Mais maintenant, on aurait dit qu'elle ne pouvait se décider à en finir, à quitter cette vie où, pourtant, elle avait eu plus de peine que de joie.

On s'attendait à ce qu'elle expire d'un moment à l'autre, mais elle a été plus de deux jours à l'agonie, absolument inconsciente, hoquetant à toutes les huit ou dix secondes. Dans la chambre, les heures étaient longues, lourdes, monotones, marquées par ce lugubre hoquet. Finalement, comme si un ressort se cassait, la vieille avait ouvert les mâchoires, avait eu un suprême hoquet et avait rendu le dernier soupir. Elle était si maigre, m'a-t-on dit, que sa peau pendait sur ses os comme des guenilles

sur une corde à linge. Maintenant, on la portait à sa dernière demeure. Dans le matin ensoleillé, l'on entendait le glas de la petite église.

Ce n'était pas un événement cette conduite en terre d'un pauvre corps. Simplement, une infime existence était finie.

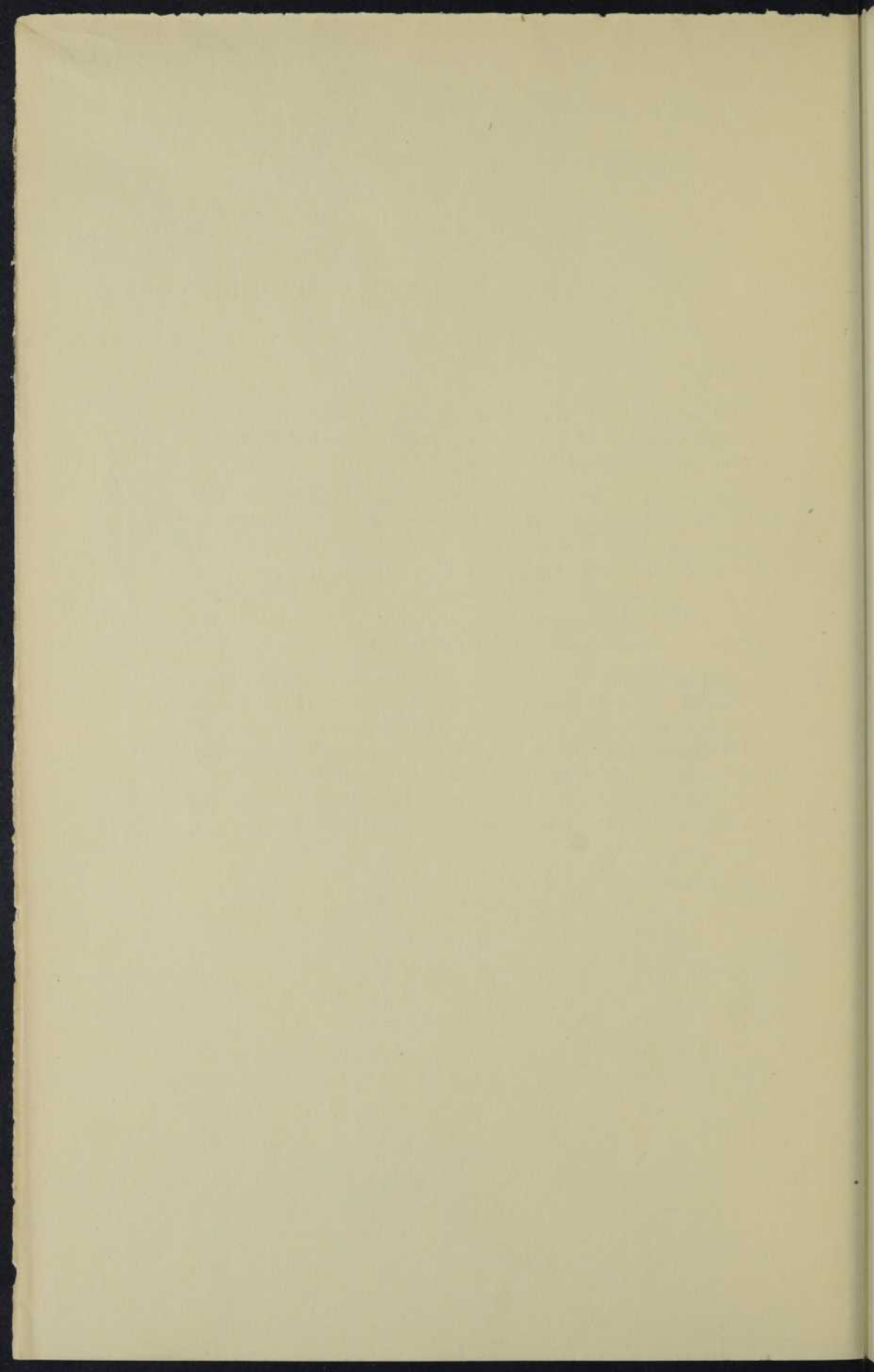
Pavots d'Orient

Ce matin de juin, j'ai aperçu de ma fenêtre en m'éveillant une demi douzaine de grande fleurs rouges dans le jardin. Les premiers pavots d'Orient de l'été.

Les pavots d'Orient, les plus éclatantes et peut-être les plus belles fleurs de nos parterres, de larges fleurs rouge flamme, au coeur bleu foncé, presque noir, sur une haute tige. On pourrait dire qu'elles sont la gloire de l'été. Elles n'ont aucun parfum, mais leur coloris si vif leur donne une beauté insurpassable. A les contempler, je sentais que la féconde nature avait trouvé là l'une de ses plus admirables créations.

Quelques jours plus tard, il y en avait une centaine devant ma fenêtre. Sous le grand ciel bleu, les pavots rouge flamme faisaient comme une nappe de feu et produisaient réellement un effet extraordinaire. De la route, du trottoir, les passants les apercevaient sur leur haute tige et s'arrêtaient invariablement, comme fascinés. Ils éprouvaient l'impression que les maîtres de cette maison blanche possédaient un jardin merveilleux.





Croissant de lune

Ce soir un mince et pâle croissant apparaît au ciel entre les deux hauts peupliers qui se dressent de chaque côté de la barrière donnant accès au terrain. Et une étoile s'allume dans l'espace, juste en dessous de la nouvelle lune, entre les colonnes formées par les deux peupliers. C'est un soir d'une douceur enchanteresse, d'un charme captivant, un soir plein de promesses.

Et l'on éprouve comme ça, soudain, le désir de voir apparaître à la barrière, un ami dont on est séparé depuis très longtemps, une connaissance perdue de vue dont la présence apporterait une joie précieuse, complète, une personne rencontrée jadis avec qui l'on se reconnaissait de fortes affinités, qui a juste traversé notre chemin et que l'on n'a jamais revue. L'on souhaiterait les voir s'avancer vers nous à cette heure indécise, échanger avec ces êtres d'élection des impressions qui sont depuis longtemps au fond de nous-même et que nous n'avons jamais exprimées. Ou encore, nous aimerions nous promener lentement côte à côte avec l'un d'eux en échangeant de rares paroles qui seraient l'essence même de notre individualité.

Retrouver pour une heure ces créatures exilées de notre vie, que le destin a éloignées de notre route. Notre imagination nous emporte...

L'on songe, l'on rêve... Il nous semble que ces figures évoquées vont prendre corps, vont venir vers nous dans ce soir fabuleux.

Soudain, dans l'obscurité qui tombe, le soupirail de la cave du voisin s'éclaire. Dans ce carré de lumière je vois un homme qui, tenant un poulet, l'attache à un croc en fer fixé au mur, en lui transperçant le cou. Ainsi prisonnier, le volatile s'agite,

mais le voisin, d'un geste brutal, tire sur les deux pattes, élargissant la plaie du cou d'où le sang coule. Puis, agiles, rapides, ses doigts saisissent les plumes et les arrachent du corps palpitant. Parfois le poulet a un brusque soubresaut, mais impuissant à se dégager, son cou pris dans le crochet en fer, il souffre en silence. A côté, dans une caisse, la plume s'entasse. Parfois, l'oiseau agite faiblement les ailes... Son corps apparaît nu...

Soudain, le soupirail s'efface. Le carré de lumière s'est éteint. Victime et bourreau sont disparus.

Et là-haut, le mince et pâle croissant de la lune entre les deux hauts peupliers est comme un ornement symbolique et la scintillante étoile est un joyau de feu dans le ciel serein.

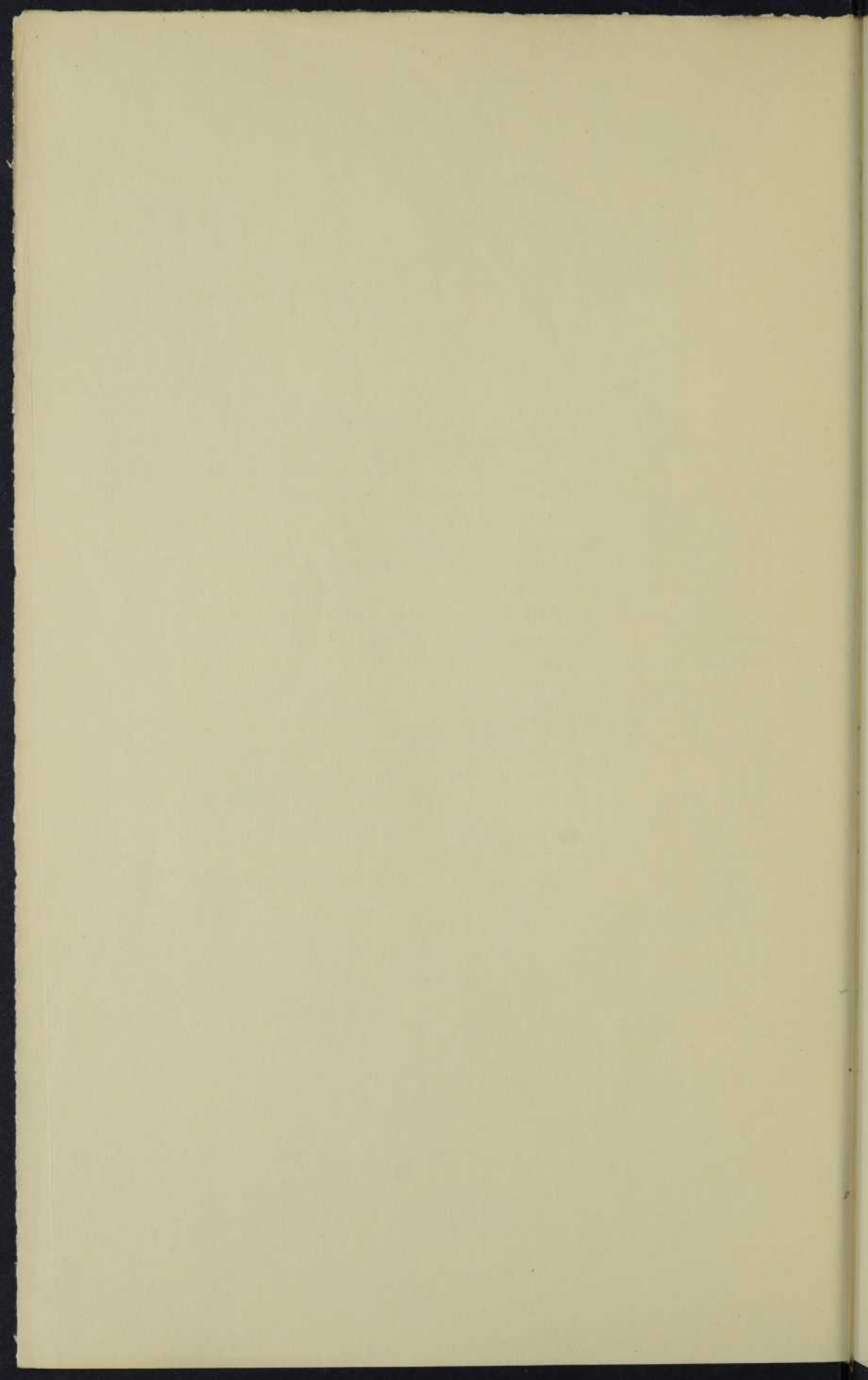
Les pivoines

Terre fleurie. Tel est le nom que l'on pourrait donner à mon jardin lors de la floraison des pivoines à la mi-juin. Quelles pivoines ! Enormes, rouges, roses, rose pâle, blanches, et répandant un puissant parfum. Elles étonnent et ravissent le visiteur. Le sol est tout ce qu'il y a de plus pauvre mais les fleurs sont merveilleuses et c'est pendant une quinzaine, un perpétuel enchantement. A les voir, on respire une atmosphère de douceur, de rêve et de complète félicité. Je contemple ce coin de terre et je m'emplis l'âme de toute la beauté que la nature offre à mes regards. Dans une brève minute, j'ai la sensation de goûter, de savourer tout le charme de notre univers.

Je regarde les fleurs, le gazon vert, la maison blanche, la rivière chatoyante au soleil et je ressens une béatitude infinie. L'on me donnerait un palais de marbre blanc d'un million de dollars sur la Côte d'azur, en face de la Méditerranée que je n'éprouverais pas plus de contentement que j'en ai présentement.

Les pivoines de mon jardin valent mieux que tous les paradis.





Les roses

*Rien n'est divin sur la terre à l'égal
du parfum des roses dans la nuit.*

Pierre Louys.

Depuis quelques jours, deux grands carrés du jardin forment véritablement deux tapis de roses. Il y en a des milliers et des milliers qui répandent leur parfum et qui charment les regards. C'est un rêve que je caressais depuis des années qui s'est réalisé. Lors d'un voyage à Victoria, sur la côte de l'océan Pacifique, j'avais été ravi par les merveilleux rosiers de cette île enchantée, rosiers qui embellissent tous les parterres, qui grimpent à toutes les résidences et fleurissent chaque fenêtre. Je m'étais promis qu'un jour j'aurais moi aussi, un jardin de roses. Certes, il est modeste, bien modeste, mais il me donne la somme de joie et de contentement que je peux désirer.

Assis devant l'un de ces carrés dans lequel s'épanouissent tant de belles roses odorantes, je laisse vagabonder mon imagination et soudain, je m'évade hors du temps et de l'endroit. J'oublie ma propre identité. Je suis simplement un homme qui voit des roses et les admire. Ce jardin est-il en Californie ? En France ou en Italie ? Il est possible que ce soit le jardin d'un bon vieux curé qui allie l'amour de la nature à l'amour de Dieu, ou celui d'une vieille fille qui a passé sa vie à cultiver les fleurs. Peut-être est-ce un jardin persan dans lequel se promenait le poète Omar Khayyam. N'est-il pas probable qu'il ait trouvé là le thème de l'un de ses immortels quatrains ?

J'ai perdu la notion du temps et de l'endroit. Je suis simplement un homme en extase qui admire des roses. Peu à peu, je redeviens moi-même et je songe à tous ceux-là qui ont eu le culte des roses. Je comprends leur amour, leur religieuse admiration. Ils ont connu le vrai bonheur. Les roses ne durent qu'un

jour et la vie des hommes est très brève aussi, mais des moments comme celui-ci valent une éternité de célestes félicités.

Je me lève, fais quelques pas et contemple les rosiers qui encadrent la maison blanche, là, devant moi. Ces rosiers proviennent du jardin de ma mère, aujourd'hui submergé par les eaux du canal de Beauharnois. Je les ai arrachés de la vase où ils étaient condamnés à périr et les ai transplantés autour de ma maison. Maintenant, ils forment comme un collier de roses à la retraite où je vis les jours de ma vieillesse. Un souvenir ému me vient au coeur et se mêle à mon admiration pour ces fleurs. J'évoque le souvenir de Celle qui m'a donné le jour, qui a pris soin de mon enfance, qui a été une mère d'une bonté et d'un dévouement incomparables et qui dort aujourd'hui dans la terre. Les rosiers de son jardin prolongent sa mémoire et sont pour moi comme une dernière caresse.

O roses de mon jardin vous êtes ma joie !

Des roses, la petite maison blanche et la calme rivière qui coule lentement vers le fleuve, que peut-on demander de plus à la vie ?



Les lis

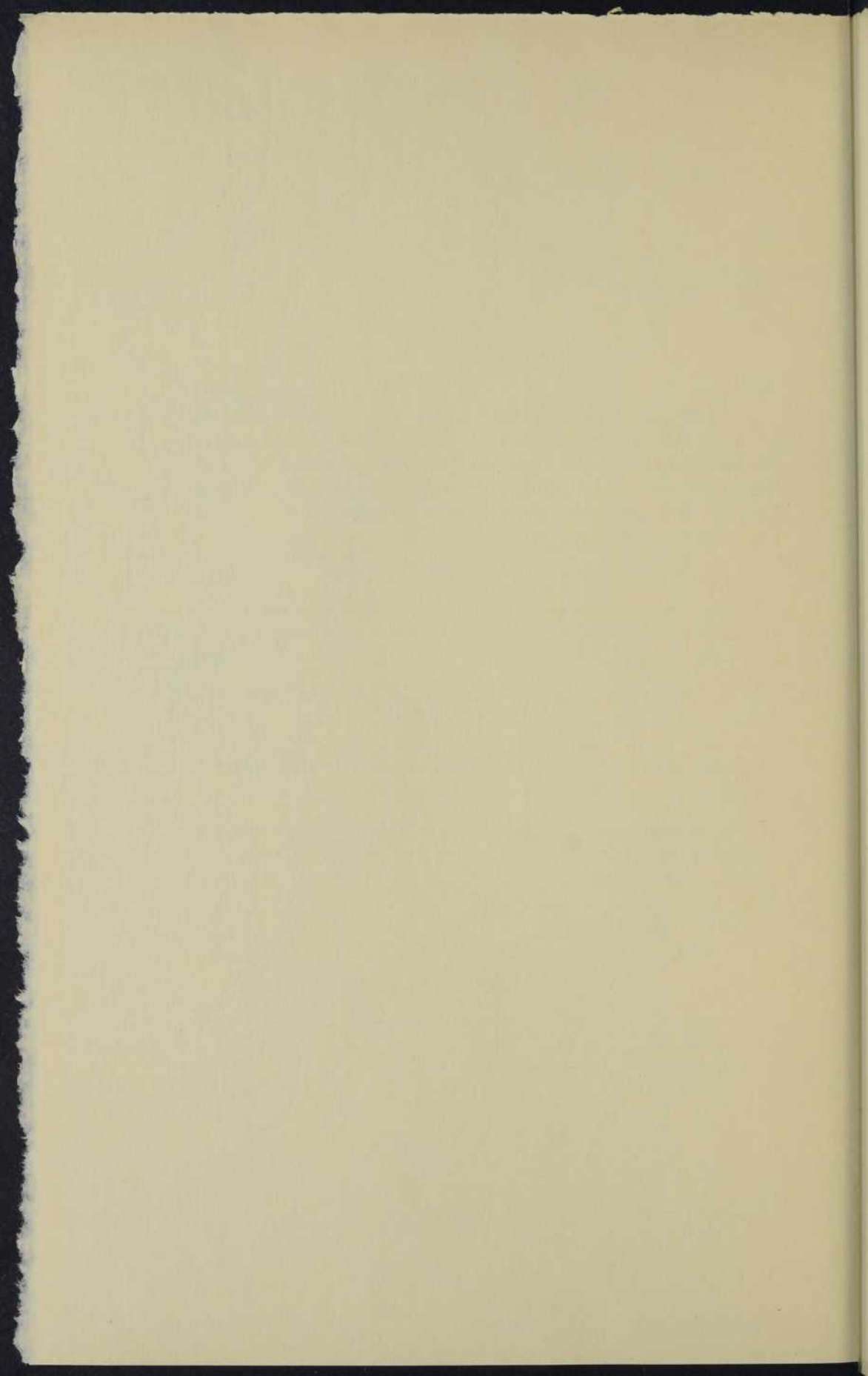
Un soir de juillet infiniment doux. Le jardin est un tapis de roses mais au-dessus de leur parfum flotte l'arome grisant des lis dont la blancheur luit dans la nuit qui tombe, dont les fleurs sont comme les pâles et lointaines étoiles qui s'allument au ciel. Invinciblement me revient à la mémoire ce vers de Baudelaire :

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir.

C'est une heure d'un charme unique, une heure qui met un rayonnement dans la vie. Le silence est une caresse et dans l'air tiède et doux, l'arome des lis est d'une troublante volupté.

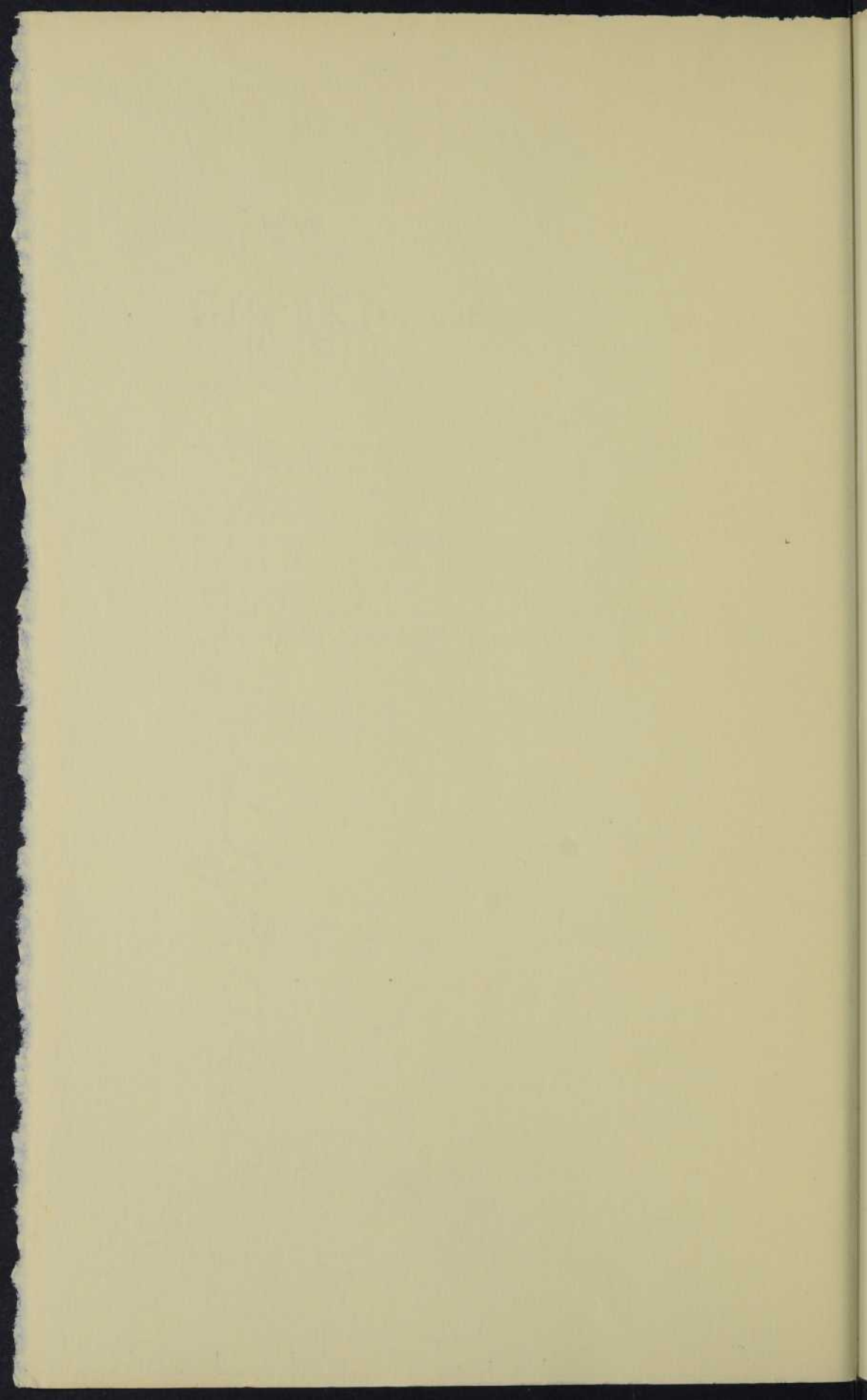
Je ne puis me décider à rentrer. Tout de même, comme il se fait tard et que tout le monde dort, je dis bonsoir aux fleurs et me mets au lit, mais la tête à peine posée sur l'oreiller, la nuit m'apporte une odeur chaude, capiteuse et une nuée de troublantes visions entre par la fenêtre ouverte.

Le moment que je vis présentement vaut mieux que bien des existences toutes entières. Je goûte ces minutes d'une façon intense, c'est comme si tout le charme de l'univers entraît en moi.



Bouquet de phlox

Une énorme tige de phlox blanc avec le coeur mauve et quelques branches rouges dans un vase vert en forme de globe, sur le buffet, produisent un effet artistique merveilleux. Les couleurs sont admirables d'harmonie et donnent une impression de rare beauté. Et l'odeur de ces fleurs emplit les narines ; c'est comme si on plongeait la tête dans un bol de parfum. Pendant plusieurs jours, ce bouquet a embelli la pièce et charmé mes yeux. Avec regret j'ai vu ses pétales fanés se détacher et joncher le meuble, son parfum disparaître, son charme lentement s'évanouir.



La Voie lactée

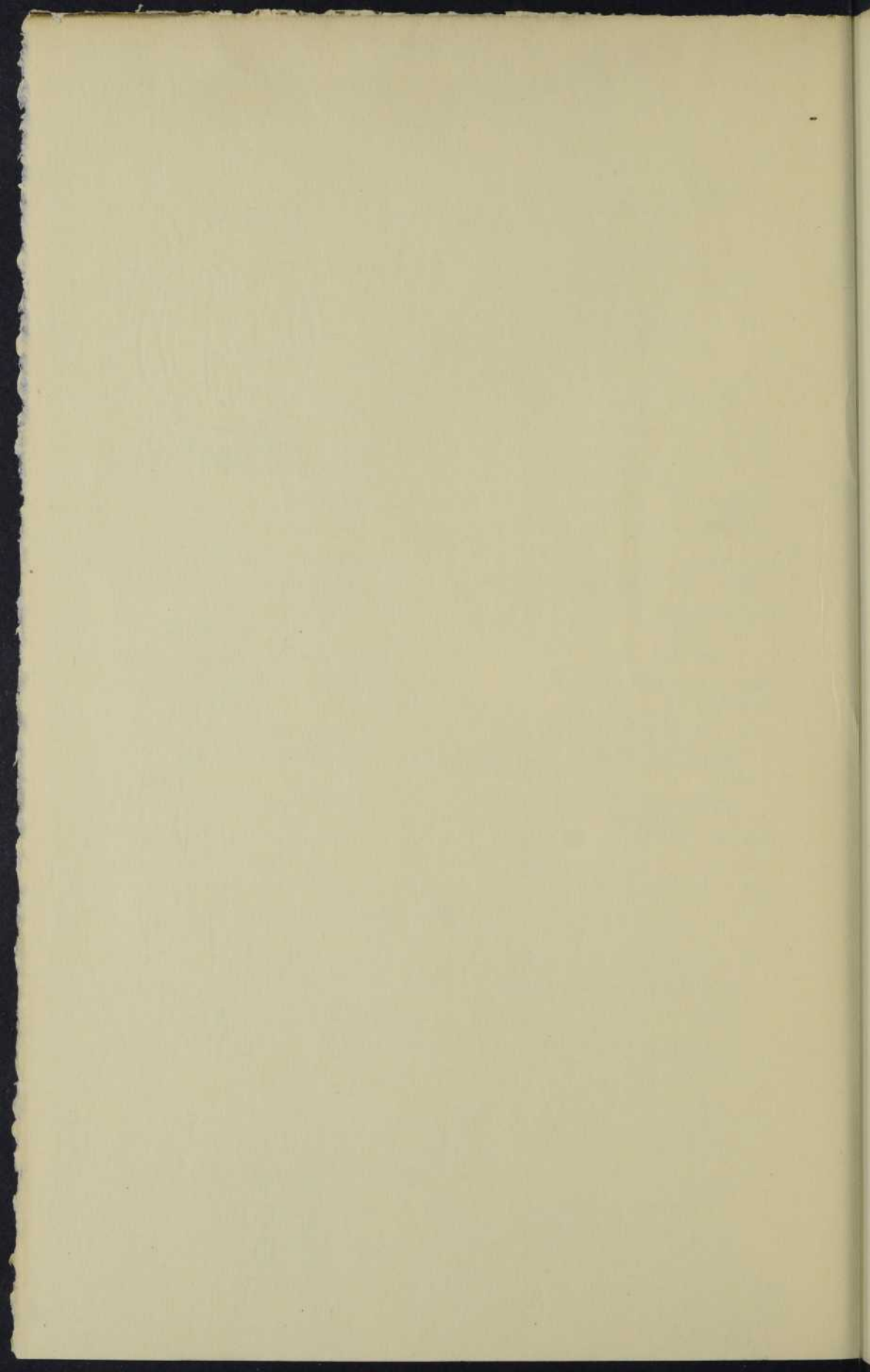
Un beau jour s'est écoulé. Maintenant le soir est venu et l'obscurité règne. Les fleurs du jardin sont invisibles, le chant des oiseaux, le rire joyeux de l'enfant blonde se sont tus ; tout cela qui était l'agrément des heures claires a fait place à la grande nuit. Dans un silence religieux, profond, j'admire la splendeur du ciel étoilé.

Au-dessus, bien au-dessus de la petite maison blanche qui m'abrite moi et les miens, je distingue là-haut, à peine perceptible, l'immense courbe de la Voie lactée, formée de millions et de millions d'étoiles. A des distances infinies, elle domine le point où je me trouve en ce moment possédé par le sentiment éperdu de ma petitesse et de l'incommensurable grandeur de l'univers. Pris de vertige, mes yeux plongent dans l'infini du ciel vers cette pâle route qui fit rêver nos premiers ancêtres et qui sera encore là lorsque les regards des derniers hommes s'éteindront à la lumière.

J'éprouve une émotion, une exaltation qui fait vibrer mon être. A cette heure, je sens plus qu'à tout autre moment le néant humain, l'éphémère de notre pauvre petite vie. Devant cette multitude d'astres que je peux à peine distinguer, que je devine plutôt, dans les profondeurs de l'espace et dont l'âge se chiffre par des millions de siècles, je reste confondu, l'esprit anéanti, sachant que le grain de sable que je foule aux pieds possède la durée que ne connaîtra aucun être humain.

Mais dans la grande nuit, tiède et douce, l'imagination de l'insecte que je suis s'élance avec ferveur vers l'inaccessible Voie lactée . . .





Heures d'extase

Cet après-midi, j'ai goûté la plus grande joie qu'un être humain peut éprouver sur la terre.

C'est une glorieuse journée ensoleillée de la fin de juin. Dans le ciel d'un bleu admirable flottent de gros nuages blancs qui font naître une quiétude infinie. L'esprit et le corps baignent dans une paix reposante. Et depuis quelques jours, les rosiers plantés des deux côtés de ma maison sont tout fleuris. Des milliers de roses fraîchement épanouies, encadrent la blanche demeure et répandent leur grisant parfum.

Après le dîner, je suis venu m'asseoir en face de ce massif de fleurs et je m'enivre de la vision de ce merveilleux spectacle. Des roses et des roses, de belles roses toutes fraîches qui charment les yeux et réjouissent le cœur et l'esprit. Dans toute sa plénitude, je goûte la joie de vivre. Rien n'existe que les roses ; tout le reste du monde et de l'univers s'est effacé. Je vois les roses, je respire le parfum des roses et j'éprouve un contentement, un bonheur indicibles.

Chaque minute, chaque instant que je vis là, vaut plus que les existences de bien des hommes. Assis devant les roses, je suis enveloppé d'une béatitude infinie qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. A côté de cela, les plus beaux rêves ne sont que de misérables chimères. C'est plus que de la joie que je ressens, je suis plongé dans une extase comme n'en connut peut-être jamais aucun autre homme avant moi. Mon sort est infiniment plus beau, plus désirable que celui des millionnaires, des rois, des empereurs. Là, dans la grande paix de ce jour ensoleillé de juin, je me dis que je suis l'un des favoris du sort. Et quand mes yeux mortels

se fermeront, ils auront vu et contemplé la suprême beauté de notre planète.

A quatre-vingts ans, devant les roses qui encadrent les deux côtés de ma maison blanche, j'ai goûté cet après-midi toute la joie qu'un être humain peut éprouver sur la terre.

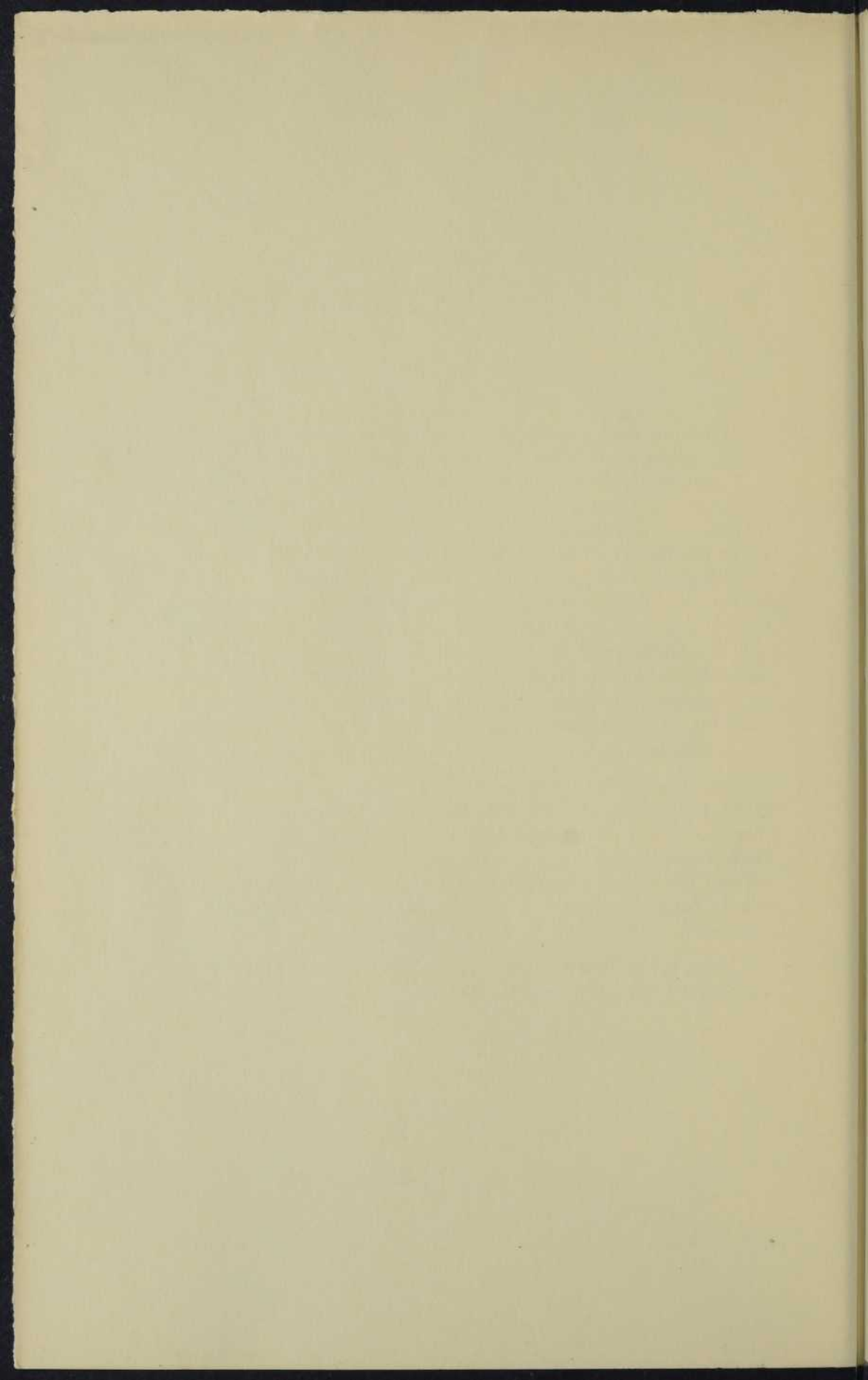
Le jeune prêtre

Dans le petit chemin, sous les grands liards, près de la vieille maison ancestrale où j'ai médité pendant tant d'étés sur le problème de la vie en me récitant les quatrains d'Omar Khayyam, un jeune prêtre se promène à son tour en lisant son bréviaire. Il accomplit ce devoir consciencieusement. C'est un esprit candide et simple. Jamais le doute n'a effleuré son âme et ne l'effleurera jamais. Sa foi est aveugle. Il traversera la vie et il mourra avec les mêmes croyances qu'il avait à quinze ans. Chaque jour, je le vois marchant à pas lents dans cet étroit chemin que j'avais foulé des milliers de fois en me pénétrant de la profonde vérité et de l'inébranlable logique du petit livre du vieux poète persan. Sa sagesse m'a donné la certitude qu'il importe de connaître et je possède la paix, la tranquillité d'esprit qui font le charme de la vie.

Le jeune prêtre aussi a une âme sereine. Il n'a jamais lu et ne lira jamais les strophes d'Omar Khayyam, mais chaque jour, fidèlement, il ressasse les pages latines de son bréviaire. Rien ne peut le troubler. Dans le havre de la foi, son esprit est à l'abri des orages intérieurs. Il n'a aucune vaine curiosité, mais il a la certitude que s'il observe les préceptes de sa religion, il sera sauvé et possédera les joies éternelles.

Moi, je n'en demande pas tant. Je goûte la beauté et le charme de chaque heure et je partirai satisfait et content.





Le sculpteur Laliberté

Un jour que je me promenais dans la campagne avec mon frère Alfred, celui-ci m'indiquant de la main deux vieux pans de mur à moitié submergés par l'eau qui recouvre maintenant la prospère et heureuse campagne où s'est écoulé mon enfance s'exclama : Et dire que Chapleau est entré dans cette maison !

Dans son coeur, il gardait un souvenir ému du célèbre orateur qui a été à une époque la grande voix de sa race, le canadien français le plus en vue parmi ses compatriotes.

Et contemplant mon jardin et ma petite maison blanche je me dis : Mon ami Laliberté, le plus grand sculpteur que le Canada a produit, m'a souvent rendu visite ici, il a mangé à ma table, je possède nombre de ses oeuvres que je dois à sa généreuse amitié et je garde dans ma mémoire le souvenir de nos causeries, de ses paroles profondes et le charme de notre vieille camaraderie.

La mémoire de Chapleau s'effacera, les paroles de ses vibrants et éloquents discours tomberont dans l'oubli, mais les oeuvres du sculpteur Laliberté demeureront, le bronze impérissable conservera à travers les siècles le nom de cet artiste fécond, de ce créateur de vie et de beauté qui est une des plus nobles gloires de son pays.





Roses trémières

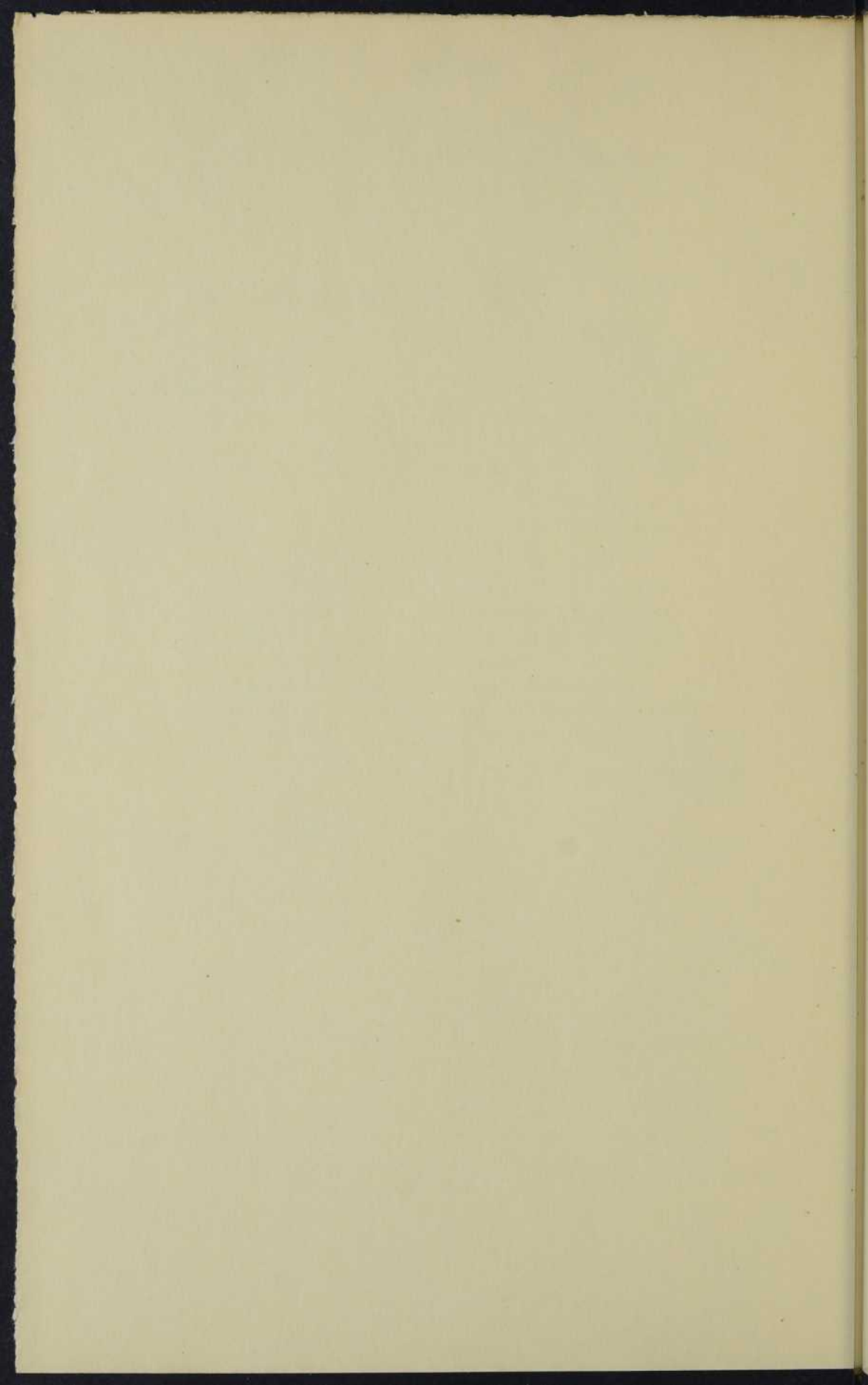
Nous revenons d'un séjour à la mer, et en arrivant à la maison, j'aperçois de loin une haie fleurie, éclatante. Ce sont les roses trémières plantées le long de la clôture qui sont toutes en fleurs.

Ah, le beau retour !

Revenir chez soi après une absence et voir que les plantes de votre jardin vous font pareil accueil. La belle haie ! De hautes tiges, des tiges de huit pieds, aux fleurs rouges, roses, rose pâle, blanches, rouge foncé, rouge sombre presque noir. Toutes les nuances de rouge sont là. Et dans le jour ensoleillé, des centaines d'abeilles butinent, voltigent d'une fleur à l'autre, en tirent le suc dont elles feront un miel délicieux. Ces fleurs sont le lien qui nous attache à ce petit coin de terre.

Nous n'oublierons jamais la joie de ce retour.





Vieilles lettres

Elles remplissaient une boîte. Les premières remontaient à près de soixante ans, les dernières à plus de quarante. C'était de chères reliques qui reposaient au fond d'une malle. Depuis quelque jours, je vois tomber les feuilles mortes. Je les brûlerai au bord de la rivière. Les lettres auront le même sort. C'est le passé. Elles doivent disparaître comme je disparaîtrai bientôt moi-même.

J'en prends un lot d'environ deux cents qui représentent ma vie sentimentale pendant une période de quatre ans. Chacune d'elles m'a apporté le message d'une affection sincère, profonde, une affection douce, tranquille et sûre. Elles témoignaient d'un attachement que rien ne pourrait briser. Pas de phrases. C'était un coeur simple qui parlait, qui faisait le don de lui-même. Avant d'y mettre le feu, avant de détruire ces pages, je n'ose pas les relire car je sais qu'à chacune d'elles j'éprouverais la même émotion que je ressentais en les recevant, en les ouvrant, en parcourant les premières lignes. Ce serait trop pour moi. Elles se consomment et à les voir s'envoler en fumée, je ressens la même douleur, le même déchirement que lorsque j'ai appris la mort de celle qui les avait écrites. Quatre années de tendresse évanouies. Adieu.

Voici les premières en date, moins de vingt. La plupart portent le timbre de pays étrangers. Ce n'est pas l'amour, simplement la camaraderie, l'amitié qui tend à devenir un sentiment plus tendre, des phrases timides qui voudraient dire plus qu'elles n'osent. La distance, l'éloignement sont cause que les choses en sont resté là. Des océans nous séparent. Le silence s'est fait. J'ignore tout de sa vie. Probablement qu'elle m'a oublié depuis longtemps, mais moi, je me souviens d'elle.

Une trentaine de lettres d'une petite ville de la province. Les hasards de la vie nous avaient fait nous rencontrer et, de suite, j'avais été charmé par sa jolie figure. Après un très bref entretien nous nous étions promis de nous revoir. Une correspondance avait suivi. Sa mentalité toute différente de la mienne m'avait cependant déçu. Je répondais aux lettres que je recevais, mais celles-ci ne provoquaient en moi aucun émoi, du moins, je ne m'en rappelle pas. La figure de ma correspondante me plaisait plus que ses épîtres. Celle-là écrivait avec un but dans la tête ; elle visait à une fin. Je lui répondis jusqu'au jour où elle m'offrit de devenir pour moi une épouse aimante, dévouée et fidèle. Il n'y eut pas de réponse. Non, je ne me sentais pas la vocation.

Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Si elle a été déçue, elle s'est bien consolée, car elle s'est mariée deux fois. Je ne sais ce qu'elle est devenue. Ses lettres brûlent.

Un monceau de lettres. Cris d'amour, véhémence de sentiment, flambée de passion dont la lecture donne la fièvre et le vertige. C'est le coeur, la chair et les sens qui parlent. Le langage est religieux, passionné, étrange et terriblement troublant. C'est la Prêtresse qui récite avec ferveur les Litanies de l'Amour :

*Je t'offre ma bouche,
Je t'offre mes yeux,
Je t'offre mes cheveux,
Je t'offre mes mains,
Je t'offre mes seins.*

Une ardeur comme celle des grandes amoureuses. Deux ans de cette intoxication. Celle qui a écrit ces lettres brûlantes n'est plus. J'espère qu'elle aura trouvé dans la terre qui la recouvre le calme et le repos qu'elle n'a jamais connus.

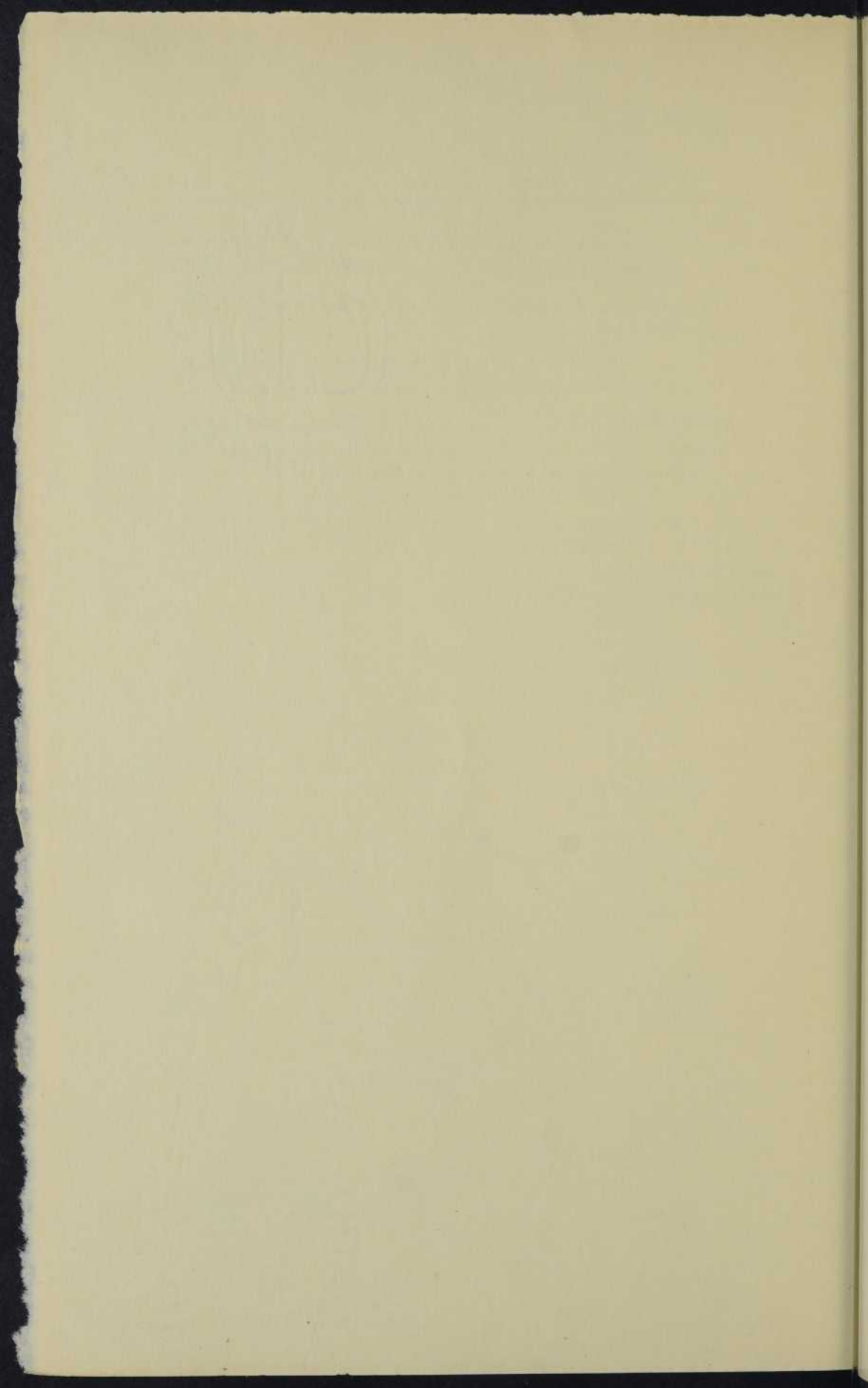
Je prends un paquet d'une vingtaine de lettres d'une grande écriture distinguée. Ce sont les mots d'une femme qui approche de son automne, qui a tant besoin d'amour. C'est une âme tendre, vibrante, une âme d'artiste qui dit : Encore quelques années, je ne demande que quelques années, puis je dirai : Je renonce, j'ai eu ma part. Mais je ne l'ai pas complète. Je voudrais tant

être aimée encore, je voudrais entendre dire qu'on m'aime. J'aimerais tant rencontrer l'amour comme je le comprends.

Un amour frappe à ma porte, mais je ne peux ouvrir, car la place est déjà prise.

La pauvre femme a trouvé ailleurs l'affection qu'elle cherchait. Ses lettres se consomment mais son souvenir demeure.

Et Toi qui, la première, a fait vibrer mon coeur, Toi qui ne m'as jamais écrit une lettre, Toi dont je n'ai jamais entendu la voix, Toi dont j'ignore même le nom, ton lumineux sourire a laissé une trace impérissable dans mon souvenir. Je joins aujourd'hui ta gracieuse et douce image à celles de ces autres femmes qui m'ont versé la tendresse, l'amour, la joie et parfois aussi la peine, à celles-là qui ont joué un rôle plus important dans ma vie, mais rien ne pourra effacer ta mémoire. Adieu, Adieu.



Humaine décrépitude

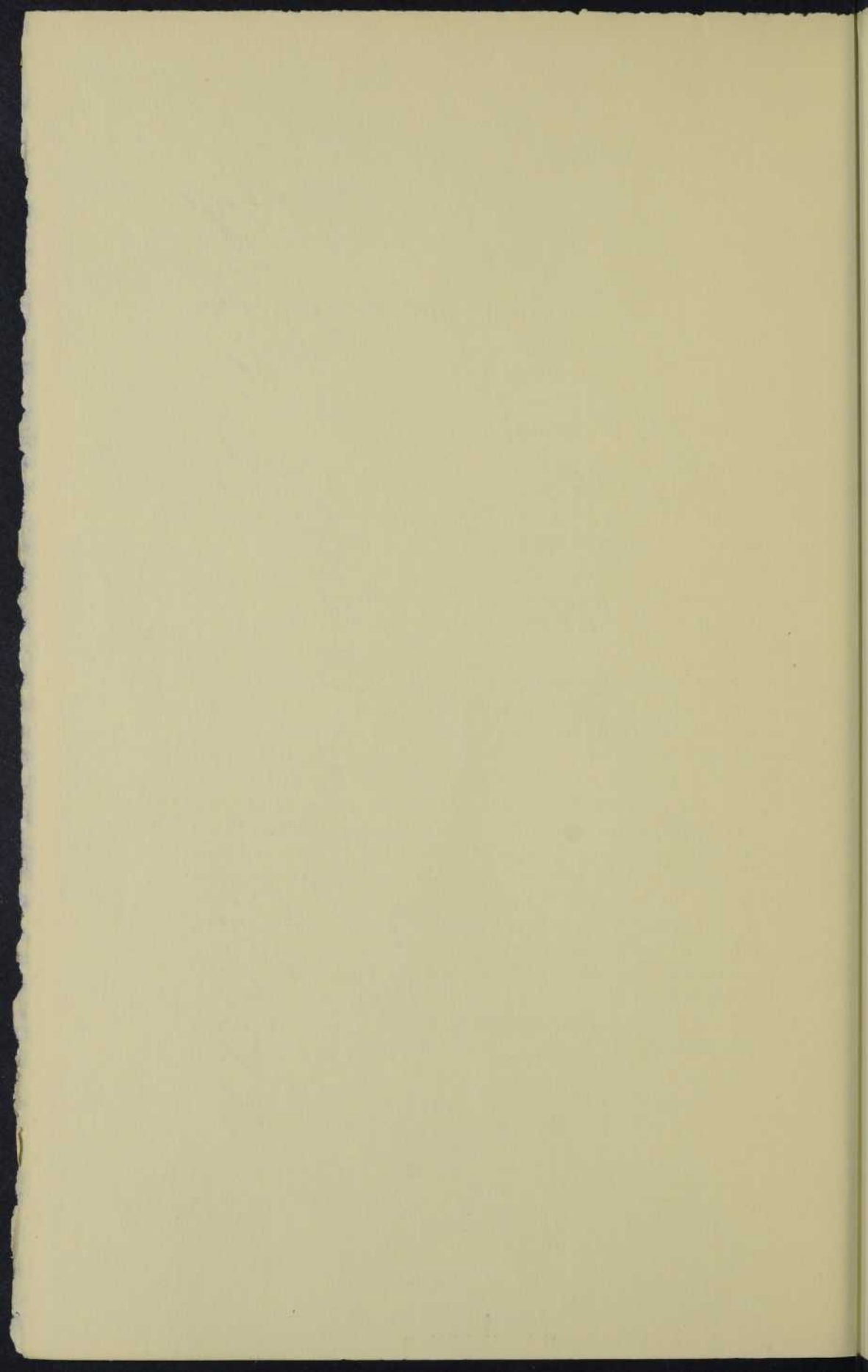
C'est juillet, la saison des moissons.

Sur le coteau où les moyettes d'avoine se dressent en rangs symétriques, deux travailleurs des champs, la chemise trempée de sueurs, chargent les gerbes dans leur charette, sous le soleil ardent, pendant que la note stridente de la cigale plane sur la campagne.

Depuis le temps que dure l'été, la rivière torrentueuse au printemps est devenue presque à sec et l'on voit le roc qui forme son lit.

Mais ses forces usées par tant d'années de labeur et d'efforts, un vieil homme la face couverte d'une rude barbe qui fait songer au chaume couvert de frimas en décembre, est assis sur sa galerie, dans une ancienne berceuse. En face de lui, est une fauteuil sur les bras duquel est posé une planchette. Avec des gestes lents, il étale sur cette table improvisée de vieilles cartes salies, fatiguées, écornées. Sa femme est morte voilà plus d'un an ; il est veuf, vieux, malade, désemparé et il s'ennuie. La torpeur habite son cerveau. Alors, pendant que les moissonneurs engrangent les gerbes de la récolte, lui, il fait un jeu de patience. Sa fille dont les cheveux grisonnent et qui souffre d'un commencement de paralysie lui apporte un gobelet d'eau. Maladroitement et parce que sa main aux doigts déformés par le rhumatisme tremble, il en répand sur sa table. Il l'essuie avec sa manche, puis il reprend ses vieilles cartes maculées et, l'esprit veule, continue son jeu de patience.





Le père Poirier

Toute la paroisse a assisté ce matin aux funérailles du père Poirier mort à quatre-vingt-dix-huit ans. Les gens prédisaient qu'il se rendrait à cent ans, mais la nature en a décidé autrement. Je le connaissais depuis longtemps et, par les beaux jours d'été, j'avais l'habitude de le voir assis sur sa galerie, chauffant ses rhumatismes au soleil. D'ordinaire, les jambes de son pantalon étaient relevées très haut et ses genoux secs, brunis, jaunis, faisaient songer par leur couleur à une pipe en écume de mer culottée avec amour et persévérance par un fumeur invétéré.

Il est tombé malade il y a trois semaines et sa fille Françoise a dû le soigner. "Il ne prenait plus rien depuis une semaine", m'a-t-elle raconté". Il avait faim, mais la nourriture ne pouvait pas passer. Deux jours avant la fin : "Je mangerais de la bonne soupe" soupire-t-il. Alors je lui en fais avec du riz et de la belle viande rouge, du jarret de boeuf. Je la lui apporte dans son lit. Péniblement, il en avale deux cuillerées, puis comme fatigué, il repousse faiblement le bol. Le lendemain, lorsque je vais près de lui : Donne-moi le régal de la mort, fait-il d'une voix faible, éteinte. — Qu'est-ce que c'est ça le régal de la mort ? lui demandai-je. — Du pain avec du lait. Je lui en prépare et le lui donne. Il en prend une cuillerée et détourne la tête. C'était bien triste. Dans les derniers jours, il rendait les excréments par la bouche. Il est bien heureux d'être mort." Et elle s'essuie les yeux avec le coin de son tablier.

"Il a laissé cinq cents piastres à l'église pour se faire dire des messes", déclare-t-elle au bout d'un moment. "Je vous dis qu'il a durement travaillé pour amasser cinq cents piastres. Enfin, c'était à lui cet argent là", fait-elle d'un ton résigné, "mais je ne peux pas croire qu'il avait besoin de cinq cents piastres pour

le sortir du purgatoire. Nous autres, ça nous aurait bien aidés . . .
"Maintenant, c'est pas tout ça," fait-elle en se redressant. "Il
va falloir mettre la table pour recevoir tous les parents qui vont
revenir du cimetière dans un moment . . ."

Devant le foyer

L'automne approche. Depuis quelque temps, les nuits sont fraîches. Ce soir, il tombe une pluie froide. Alors, après le souper, j'allume l'énorme attisée de branches sèches que, par anticipation pour pareille occurrence, j'avais entassées dans le foyer. Immédiatement, la flamme jaillit et s'élance dans la cheminée en répandant dans la pièce une bonne odeur de résine. Cette flamme je la vénère, je l'admire et je l'aime. En quelques instants c'est un ardent brasier et chacun recule un peu sa chaise, car la chaleur nous brûle les genoux. Les flammes claires et joyeuses réjouissent le coeur et donnent l'essor à l'imagination. La pensée s'envole au loin, franchit des distances prodigieuses et plonge vertigineusement dans l'insondable passé. Je songe au feu mystérieux et sacré qui nous vient du fond des âges, au feu qui, aux époques préhistoriques, à l'âge de pierre — un feu semblable à celui qui est devant nous — était la porte qui protégeait mes lointains ancêtres contre les monstres errants, les grands fauves rôdeurs qui cherchaient à pénétrer dans la caverne où ils avaient cherché refuge. Eux, ils avaient allumé un tas de branches pour éloigner le danger, et moi, pour mon confort. Depuis lors, des milliers de générations dont je suis issu et dont le sang mêlé coule dans mes veines se sont succédées à la surface du globe et je me dis que tant d'autres viendront après moi dans les siècles à venir.

Les flammes continuent de s'élancer là-haut en faisant entendre un léger ronflement. C'est un torrent de feu qui s'engouffre dans la cheminée de pierre et veut atteindre l'espace.

Dans des moments comme ceux-là, c'est une joie de voir à côté de soi les êtres qui nous sont chers. Assis les uns à côté des autres dans un cercle étroit, nous nous sentons plus solide-

ment unis. Nous vivons là des moments dont nous aimerons à nous rappeler lorsque la vie sans cesse changeante nous aura séparés. Et c'est ainsi que j'évoque des figures amies qui, dans le passé, ont pris place avec moi devant ce foyer et que les hasards de l'existence ont éloignées. Je songe à cette si charmante jeune fille qui, légère, ailée, souriante, après avoir franchi la barrière, s'approchait de la maison en dansant et en sautillant comme une grive. Où êtes-vous aujourd'hui, Marion? Et cette autre si blonde et si jolie qu'on était séduit en la voyant. Pensez-vous encore quelques fois à nous, Henriette? Combien d'autres avec qui nous avons passé des minutes dont le souvenir nous émeut. Je regarde ma chère compagne à côté de moi, mon fils et sa femme, le délicieux visage de l'enfant blonde aux grands yeux bleus assise sur un ~~escabeau~~ *tabouret* et dont le sourire illumine notre maison et nous réjouit le coeur. Je ne désire rien de plus.

Au dehors, il fait noir, il fait froid, la pluie ruisselle, mais dans notre retraite, devant le foyer aux flammes claires, nous imaginant pour le moment à l'abri des coups du sort, nous nous sentons infiniment heureux.

Fin de septembre

Un cousin est mort il y deux jours et on le conduit en terre ce matin. D'après les usages et les convenances, je devrais suivre le cortège et assister avec tous les parents au service religieux à l'église. Mais je me dis que je ne l'ai vu que deux fois en cinquante ans, qu'il est pour ainsi dire un parfait étranger et je ne vois aucune obligation de me déplacer simplement pour faire acte de présence. D'ailleurs, le défunt s'en ira bien sans moi à son lieu de repos. Alors, après le déjeuner, je prends mon rateau, je ramasse les feuilles mortes qui jonchent la pelouse et je les entasse au bord de la rivière. C'est un excellent et agréable exercice et je m'y adonne pendant deux heures. Lorsque j'ai fini ma tâche, je fais flamber une allumette et mets le feu à l'amoncellement.

Le ciel est d'un bleu admirable parsemé de gros nuages blancs aux formes fantastiques. La rivière est chatoyante au soleil et une grande paix enveloppe la campagne. Les flammes montent claires, joyeuses semble-t-il, et s'élèvent capricieusement dans l'air. Assis sur le gazon, les jambes étendues et appuyé sur un coude, je contemple les volutes de la fumée qui s'élève au-dessus des arbres et de la rivière et va se perdre dans l'espace. Je respire la bonne senteur des feuilles mortes qui semblent se consumer avec allégresse, se changer en flammes légères, vivantes, qui dansent avec ivresse dans ce glorieux matin de septembre. C'est là leur adieu à la vie.

En imagination, j'entends le glas des cloches à l'église, je vois la nef tendue de noir, le prêtre vêtu de sa chasuble de deuil, le groupe des parents et des connaissances qui s'agenouillent, se lèvent et s'asseoient automatiquement en égrenant leur chapelet.

Assis devant les feuilles sèches qui brûlent en répandant une agréable senteur, je me dis qu'il fait bon de vivre.

Reposé, je me mets à ériger une borne en pierres sèches séparant mon terrain de celui du voisin. La tâche est rude, demande des muscles solides, exige un vigoureux effort. Je descends au bord de la rivière et remonte la côte avec des pierres de trente et quarante livres dans mes bras. Je les transporte à destination et les place ensuite sur le mur. C'est avec une vive satisfaction que j'accomplis ce travail, car je me dis qu'un homme qui peut encore exécuter cette besogne à l'âge de soixante-dix-huit ans est certes en bonne santé.

De nouveau, je me dis qu'il fait bon d'être vivant.

Ma compagne m'appelle pour le dîner. Sur la table est un gros et odorant bouquet de phlox roses. Avec empressement, je me mets à table et l'appétit aiguisé par ces différents travaux, je mange avec délices un bol de soupe aux légumes, une assiettée d'un incomparable spaghetti, une portion de choux fleurs et je termine mon repas avec un morceau de pâté aux pommes et une tranche de succulent melon.

Oui, il fait bon d'être vivant sur son coin de terre, à côté de la fidèle et dévouée compagne avec qui je vis depuis quarante ans.

La vie est belle.

●

J'aime . . .

J'aime la terre dont je suis formé, la terre qui produit les fleurs et les fruits et à laquelle je retournerai un jour.

J'aime les roses et les lis, les lilas qui parfument le printemps et la floraison blanche et rose des pommiers.

J'aime à contempler le merveilleux spectacle de la nuit étoilée.

J'aime à admirer les couchers de soleil et les clairs de lune.

J'aime à voir le vent souffler doucement dans les grands champs de blé.

J'aime à arrêter longuement les yeux sur la calme rivière dans laquelle se mirent les vieilles maison et les grands arbres de la rive.

J'aime les vieux chants religieux qui montent sous la voûte des temples et qui nous donnent l'impression de venir des âges lointains, des âges révolus.

J'aime les antiques et nobles églises dans lesquelles tant de générations, tant de pauvres êtres humains se sont agenouillés avec ferveur.

J'aime les livres, les livres débordant de poésie, les livres qui donnent une peinture fidèle de la vie, ceux qui nous enseignent la sagesse.

J'aime les tableaux dans lesquels le peintre a mis tout son talent et tout son coeur, qui sont une fidèle image de la nature.

J'aime les oeuvres de sculpture qui nous montrent la beauté et l'harmonie des formes de l'homme et de la femme, les oeuvres qui expriment les sentiments du coeur humain.

J'aime les reliures d'art qui font goûter plus vivement le plaisir de lire un livre dans une belle édition.

J'aime les porcelaines, les faïences, les poteries, les céramiques, les cuivres qui ornent nos demeures, les tapis dont les couleurs font songer à un jardin de fleurs.

J'aime les bijoux en or créés par un artiste.

J'aime les meubles aux lignes simples et sobres, les meubles qui remplissent le rôle pour lequel ils ont été faits.

J'aime la terre qui m'a nourri et dans laquelle je dormirai un jour d'un sommeil éternel.

Apothéose d'octobre

Ce dernier dimanche d'octobre était si beau, si ensoleillé, si radieux que je n'ai pu résister à la tentation d'aller passer quelques heures dans ma campagne. À peine sorti de la ville, l'automne m'apparut dans toute sa gloire. De chaque côté de la route, le feuillage des arbres était une symphonie de couleurs qui charmait tout l'être, me plongeait dans le ravissement. Je voyais le vert des sapins, le jaune des peupliers et des trembles, le rouge pourpre des vinaigriers, le brun des nobles feuilles de chênes. Une merveilleuse orchestration. J'allais émerveillé, impatient cependant d'arriver au petit coin de terre qui me tient si fort au coeur. Lorsque j'aperçus ma maison, blanche d'une éclatante blancheur au milieu du gazon vert, entre les branches dépouillées des arbres, une grande joie entra en moi. Cette maison blanche était une vision de rêve, non par ses lignes et ses proportions architecturales, car elle est extrêmement simple, très modeste, mais pour ce qu'elle représente pour moi. Elle est le havre, la retraite où un homme las de la foule turbulente, des multitudes enfiévrées, épileptiques, entraînées dans un mouvement perpétuel, se repose en paix. En la revoyant, c'était comme si je retrouvais un être cher dont j'aurais été séparé depuis des mois.

Le chaud soleil mettait un rayonnement sur cette demeure des jours d'été, il l'enveloppait d'un vêtement de lumière, la transfigurait. Au-dessus de ma tête, le ciel avait les tons irisés de l'opale et la rivière que l'épais rideau de feuilles des arbres me cachait partiellement il y a peine un mois, m'apparaissait maintenant dans toute sa beauté. Je voyais ses détours, ses méandres, ses rives bordées de villas aux toits bleus ou rouges. Les regards n'étaient plus bornés comme alors. Il y avait maintenant de l'espace, de la perspective et le paysage aux tons colorés de l'au-

tomne dégageait un charme indicible. Mes regards s'emplissaient de la beauté du ciel, de la terre et de l'eau et je m'enivrais de cette splendeur de la nature, cette grande magicienne. Je sentais que c'était là un jour inoubliable. Je goûtais là un calme apaisant, la douceur des choses finissantes en même temps que j'éprouvais comme une vague appréhension des coups du destin, de l'incertitude de l'avenir. Qui sait ? Cette visite pouvait être un adieu à ce coin de terre, mais dans tous les cas, c'était un adieu en beauté et pendant ces brèves heures, j'avais emmagasiné du bonheur pour de longs jours.

Avant de partir, ma fidèle et chère compagne, cueillit les dernières fleurs du jardin dont elle fit un petit bouquet : quelques pensées, des soucis d'un beau jaune orangé, des reines-marguerites violettes. Ce bouquet est sur notre table. Il est comme le dernier sourire du jardin de nos rêves.

Deux secondes plus tard et . . .

Comme le père se levait de table après le dîner, s'adressant à son fils, garçon d'environ neuf ans, il lui ordonna : "Cet après-midi, tu iras tirer de l'eau pour les vaches, au pacage". Le fils inclina la tête, indiquant ainsi que l'ordre était compris et serait exécuté.


Donc, vers les trois heures, le garçon prit une chaudière qui coiffait un piquet à côté de la maison, et se dirigea vers le paturage à dix arpents de là. Quelques années plus tôt, le père avait creusé un grand puits, un puits de dix pieds de diamètre et de vingt-trois de profondeur. C'était un puits précieux, car même dans les périodes de sécheresse, il était toujours rempli aux deux tiers d'une bonne eau fraîche qui apaisait agréablement la soif. Le pacage était séparé du puits par une clôture à côté de laquelle était une grande cuve où les vaches allaient s'abreuver.

Le garçon prit le crochet en bois tout près et, avec sa chaudière, se mit à puiser de l'eau qu'il allait verser dans la cuve. Méthodiquement, sans hâte, il descendait sa chaudière dans le puits et la remontait pleine, débordante. Ainsi, naturellement, il en répandait sur les planches recouvrant la source. Il avait bien rempli et retiré sa chaudière une quinzaine de fois lorsque, soudain, ses pieds glissèrent sur la planche mouillée et il disparut dans l'ouverture. En tombant dans le vide, ses mains s'accrochèrent au rebord du couvercle et, désespérément, se mit à appeler au secours. À trois arpents de là, l'employé du fermier sarclait des pommes de terre. Entendant les cris de détresse, il s'élança à toute vitesse vers le puits où quelques minutes plus tôt, il avait aperçu le fils du patron. Pendant ce temps, le garçon hurlait de peur. Fébrilement, ses mains serraient la planche à laquelle il était accroché, à laquelle il était suspendu. Si ses forces le tra-

hissaient, s'il glissait dans le puits, il était perdu. Aucune chance de se réchapper, aucune chance de salut. Sous lui, au moins quinze pieds d'eau. La mort était là tout près. Ses doigts engourdis, à bout de force, glissaient lentement sur la planche mouillée. Là à travers champs, l'engagé était lancé dans une course éperdue. Deux secondes, peut-être et le garçon serait englouti dans le puits. Ses doigts glissaient, glissaient. Deux secondes, peut-être moins, et c'en était fait de lui. Soudain, deux mains vigoureuses le saisirent aux poignets et d'un rude effort, le sortirent de la bouche du puits. Sauvé, il était sauvé.

Ce garçon qui a vu la mort de si près, c'est moi. Il y a de cela, soixante-quinze ans. Et pensant à cette heure tragique, je vois tout ce que j'aurais manqué si l'on ne s'était porté à mon secours. Si j'avais trouvé la mort dans le puits d'une lointaine campagne, je n'aurais pas connu la grande joie d'écrire des livres, je n'aurais pas connu la satisfaction de gagner le pain quotidien de ma famille, je n'aurais pas connu les extases que m'a donné mon coin de terre fleuri de Châteauguay, j'aurais ignoré les ivresses que donne la lecture des oeuvres des grands écrivains, je n'aurais pas vibré d'enthousiasme devant les toiles des maîtres de l'art, je n'aurais pas fait les beaux voyages qui ont enchanté mon imagination et contemplé les paysages de différents pays, je n'aurais pas rencontré ces esprits d'élite avec lesquels je me suis lié d'amitié, je n'aurais pas connu la douce et chère compagne dont le sourire et l'affection ont illuminé tant d'années de ma vie.

Réellement, le destin m'a bien servi.



RÉFLEXIONS

Quand on sème du blé on récolte du blé et quand on sème la haine on récolte la haine. Ainsi, les Alliés, les féroces hypocrites qui se proclament les apôtres de la paix et qui envoyaient par douzaines et par vingtaines leurs anciens adversaires à l'échafaud après de sinistres parodies de procès, qui ont réduit à l'esclavage des centaines de milliers de soldats prisonniers qu'ils forçaient à accomplir des besognes immondes, qui ont complètement pillé le pays des vaincus, ont jeté dans le coeur de millions d'hommes des ferments de haine qui germeront et provoqueront un jour des carnages et des massacres qui extermineront des peuples entiers et qui marqueront peut-être la fin de l'humanité.

Tu as été riche, tu as été pauvre, tu étais beau, tu étais laid, tu as été heureux, tu as été misérable, tu as pratiqué toutes les vertus, tu as cédé à tous tes instincts, indifférente à tout, la terre, après ton dernier soupir, t'accueille et t'accorde le repos éternel.



Quelque part une bande de cinq ou six chiens se battent furieusement. L'oeil féroce, la gueule ouverte, ils bondissent les uns sur les autres : les dents mordent avec rage, les chairs sont déchirées, le sang coule. A quelque distance, un puissant dogue observe le carnage. Soudain, il s'élançe dans la bataille. Ses formidables crocs s'enfoncent dans les corps pantelants, en arrachent des lambeaux, font couler des amas d'entrailles. Il est le plus fort, il est le vainqueur. Sous cette affabulation, il est

facile de voir le colosse américain se jetant sans le moindre prétexte, simplement pour le sport, dans la deuxième guerre mondiale, l'une des plus terribles, des plus désastreuses qui aient jamais affligé l'humanité.



Le blâme pour cette stupide intervention des Etats-Unis dans un conflit qui ne les regardait en aucune façon doit être attribué à l'incommensurable bêtise de Franklyn Delano Roosevelt, président de la République qui voulait à tout prix jouer le premier rôle dans l'une des plus grandes tragédies de tous les temps.



Si un groupe de bandits puissamment armés entraient chez vous avec l'intention de vous massacrer vous et votre famille et que vous réussissiez à les réduire à l'impuissance, seriez-vous justifiable de leur faire subir le sort qu'ils vous ménageaient ? Sûrement que oui. Mais après la guerre, les Américains et les autres Alliés ont envoyé par centaines à l'échafaud des Allemands qui n'étaient coupables que d'avoir mis à mort les aviateurs tombés en leur puissance alors qu'ils arrivaient au-dessus des villes avec des cargaisons de bombes explosives et incendiaires qui devaient semer le carnage et la mort parmi la population civile. Est-ce là de la justice ou de la barbarie ? C'est la loi du plus fort. *Vae victis !*



Les Américains n'ont pas le monopole de la férocité et de la barbarie. Le ministre de la Justice du gouvernement de France a annoncé en effet que plus de 10,000 français ont été exécutés sommairement par les fanatiques patriotards de la Résistance. C'est l'acceptation de la dure réalité par les victimes qui a probablement sauvé Paris de la destruction. Charles Maurras qui

a été emprisonné pendant une dizaine d'années accuse les Résistants d'avoir mis à mort non pas 10,000 mais 100,000 citoyens.

●

Souvent je songe que le plus grand acte de justice distributive de l'histoire a été l'exécution sommaire, l'extermination comme d'une bande de rats, de la famille impériale de Russie dans une cave de la Sibérie. Cela est une faible revanche des horribles massacres, des avalanches de coups de fouets et de la longue et odieuse exploitation des masses populaires ordonnés par ces dégénérés.

●

En Malaisie, les autorités britanniques ont envoyé dans un camp de concentration les 79 habitants d'un petit village et ont ordonné la destruction de celui-ci parce que ces pauvres habitants refusaient de se faire délateurs et de dénoncer une bande de malfaiteurs qui commettaient des actes de terreur. Cette triste mesure est bien dans la tradition britannique.

●

Si vous n'avez rien à dire, si vous n'avez pas même un foetus d'idée pourquoi écrivez-vous ? Pourquoi tenez-vous à répéter les lieux communs remâchés par les journaux et par tous les orateurs de la radio ?

●

Souvent je me dis : Heureux l'homme qui a goûté à la dure misère au temps de sa jeunesse, qui s'est parfois couché sans souper. Celui-là est plus apte que qui que ce soit à apprécier

plus tard les bonnes choses de la vie, à en tirer la plus grande somme de jouissance et de contentement.

●

Lorsqu'on est seul en face de la nature, enveloppé de silence et de paix, c'est une joie de penser, de méditer, de passer les idées au crible. L'on se débarrasse ainsi d'une foule de dogmes officiels, de principes de pacotille colportés par les professeurs de philosophie et par les politiciens de profession qui s'efforcent de les faire gober par les ignorants.

●

A quoi bon écrire si c'est pour réfléter l'opinion de tout le monde ? J'estime qu'il vaut mieux exprimer des idées personnelles moins correctement que d'aligner des phrases de lieux communs dans une langue impeccable.

●

La première qualité de l'écrivain, je parle d'un écrivain de talent, s'entend, c'est d'être sincère. Il serait absurde pour lui de renoncer à sa personnalité pour plaire à un ami, un parent, un critique ou au public. Qu'il dise franchement ce qu'il a à dire. Qu'il s'exprime lui-même. S'il abdique sa personnalité, il n'est qu'un opportuniste et ses écrits n'ont aucune valeur.

●

Le paternel gouvernement du pays a décidé d'encourager l'élevage du bétail humain et dans ce but, il distribue des allo-

cations familiales. Comme conséquence, il devra maintenant agrandir les prisons et les pénitenciers.

●

La plupart de nos gouvernants, à en juger par leurs actes, donnent l'impression d'être des échappés d'un asile d'aliénés.

●

Il vous est parfaitement loisible d'acheter une ou deux bouteilles de whiskey et de vous saouler royalement. C'est votre privilège et votre droit. Mais si un pauvre chinois fatigué d'avoir lavé des chemises se repose dans son arrière boutique en fumant une pipée d'opium, il commet un crime — d'après les lois de notre pays — et est flanqué en prison.

●

Dans notre province de Québec, plus les gens sont pauvres, ignorants, misérables, vaseux, plus ils font d'enfants. Les organes sexuels et l'instinct animal leur tiennent lieu de jugement et de raison. Et le gouvernement désireux de s'assurer des électeurs bornés, encroutés et ignares pour le maintenir au pouvoir, octroie généreusement avec l'argent du peuple des allocations familiales.

●

Et si les petits lancés aveuglement dans la vie meurent dans leur jeune âge, les parents inconscients déclarent candidement que ce sont des anges de plus au ciel.

●

Oui, parlons-en de nos belles familles canadiennes françaises. Souvent, la brute répugnante qui, pour sa satisfaction d'un moment, a lancé dix, douze, quinze, vingt enfants dans la vie, décide aussitôt que ceux-ci commencent à gagner, qu'il a assez travaillé, qu'il a fait sa part. Avec un aplomb inconcevable, il déclare que c'est maintenant aux siens de le nourrir et de l'entretenir. Il a accompli son devoir. D'un geste de satisfaction béate, il se pose sur la tête une imaginaire couronne, la glorieuse couronne des pères de nombreuses familles. Désormais il mène une vie de fainéantise et exige qu'on prenne soin de lui. Un écoeurant que ses enfants devraient mettre dehors à grands coups de pied au derrière pour l'envoyer se chercher une job.

Et que dire de ces familles où frères et soeurs sont des féroces ennemis, jaloux, envieux les uns des autres, faisant tout pour se nuire, se réjouissant des épreuves et des malheurs qui arrivent à l'un d'entre eux. Ne vaudrait-il pas mille fois mieux, n'avoir ni frères, ni soeurs ?

L'on a empoisonné mon enfance avec la crainte de l'enfer et des châtiments éternels. Aujourd'hui, toutefois, délivré de ces vaines terreurs, je peux vivre en paix les jours de ma vieillesse. Et j'ai renoncé sans regret aux célestes récompenses, aux chimériques paradis.

Aujourd'hui, il n'y a plus de mendiants, il y a seulement les rentiers de l'état.

Il y a deux sortes de millionnaires. Il y a ceux qui possèdent des industries colossales, d'immenses usines employant des armées d'ouvriers, qui ont des coffres-forts remplis d'actions de

chemins de fer, de grandes lignes de navigation, de banques renommées et dont la prodigieuse richesse ne peut être évaluée. L'autre sorte de millionnaires se compose d'hommes n'ayant pas de fortune ni d'argent, mais doués d'une âme généreuse, vibrante, capable d'apprécier et de goûter les admirables spectacles que nous offre la nature et les manifestations artistiques : musique, tableaux, livres, statuaires, nobles cathédrales, ruines antiques. Ceux-là dont la vie est illuminée par la beauté et le sentiment, qui ont la faculté de s'enthousiasmer, sont les vrais riches. Les autres sont les faux riches. Leurs millions signifient néant. Ils n'ont pas plus de valeur que la fumée qui s'élève de la cheminée de ma petite maison de campagne.

●

En une occasion spéciale, j'ai vu le vide de coeur et d'imagination des faux riches. Je revenais d'Angleterre à bord du grand paquebot *Empress of Britain* qui faisait sa première traversée. Parmi les passagers se trouvaient une dizaine de millionnaires qui s'efforçaient de se distraire en jouant au *shuffle board*. Comme nous passions devant l'île d'Orléans dont la côte était toute proche, l'on voyait sur le bord du fleuve les pittoresques et calmes demeures des fermiers, puis les vergers et les champs cultivés un peu en arrière et, plus loin, les montagnes fermant l'horizon. Le soleil couchant mettait sur ce paisible et bucolique paysage un rayonnement qui le faisait paraître dans toute sa beauté. Moi, simple journaliste, j'étais tout vibrant, ravi, transporté par cette admirable scène. Froids, imperturbables, les millionnaires, eux, poussaient avec un long bâton une rondelle de bois et tâchaient de la placer sur l'un des numéros d'un espace quadrillé sur le pont. Le grandiose spectacle qui s'offraient à eux, ils ne le voyaient pas. Ils étaient aveugles à cette vue enchantée. Moi, j'avais éprouvé une joie dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence.

●

N'achetez pas les oeuvres complètes d'un auteur. Vous ne les lirez jamais toutes. Faites l'acquisition d'un volume à la

fois et vous le goûterez pleinement, complètement. Eu achetant toute la série de ses livres, vous meublerez votre bibliothèque, mais non votre cerveau.

●

Ecrire des contes, c'est entrer de plein pied dans la vie. Le récit doit être l'image des événements ou de l'existence des gens. Il y a un drame dans chaque maison, une tragédie derrière chaque porte. C'est à l'écrivain de deviner ou d'imaginer ce qu'ils peuvent être. Un regard jeté dans une fenêtre, une silhouette d'homme ou de femme dans la rue, la physionomie d'une demeure, un remarque entendue dans le tramway peuvent être le point de départ d'une histoire qui sera le reflet de la vie.

●

Je suis certain, lecteurs, qu'aucun de vous ne consentirait à revêtir des habits d'occasion, de vieux vêtements achetés chez le regrattier juif de la rue Craig. Cependant, dans la conversation, vous vous contentez d'idées de seconde main, empruntées à toutes les gazettes, à tous les annonceurs de la radio, à tous les gueulards de profession. Pourquoi cette différence ?

●

J'estime que l'étude du latin et du grec est du temps absolument perdu. Je considère qu'elle est aussi inutile que l'usage du ridicule et pompeux chapeau haut de forme.

●

C'est un beau samedi de juin. De l'autre côté de la rivière, je vois défiler trente-deux automobiles enguirlandées de blanc qui se dirigent vers l'église où se célébrera un mariage. Une

heure plus tard, je les entends revenir de loin et je les vois passer. Trente-deux imbéciles au volant de leur voiture klaxonnent glorieusement, triomphalement, stupidement, pour annoncer à la population qu'une fille va se faire *déviarger* ce soir. (Elle l'est peut-être déjà depuis deux ou trois ans).



La faiblesse mentale, le cerveau rudimentaire de certains campagnards dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. J'en ai connu un — marié et père de famille — qui, par les beaux dimanches d'été, s'amuse pendant une longue après-midi à faire résonner aussi fort que possible le klaxon de son bazou. Et le bienveillant gouvernement lui paie des allocations familiales pour l'encourager à procréer des simples d'esprit comme lui.



Je ne crois pas aux grands mots, aux mots creux et vides, à ces mots qui sont comme des ballons en baudruche, ces ballons colorés que le marchand ambulant vend aux badauds les jours de grande célébration et qui éclatent et deviennent moins que rien lorsqu'on les presse. Je crois à la terre que j'ensemence, à la terre qui produit le blé, les fruits, les fleurs, les grands arbres, à la terre que me nourrit et dans laquelle je dormirai un jour.



La misère est laide, hideuse, haïssable, odieuse, vile. Au lieu de lui ériger un culte, on devrait s'efforcer de la bannir, de la faire disparaître. Au lieu de glorifier, d'exalter la misère, au lieu de dire la sainte misère, on devrait dire la maudite misère. Si l'on prêche aux gens que la misère patiemment soufferte est

un capital pour l'autre monde, la misère ne fera qu'augmenter ; on l'endurera pour gagner les richesses éternelles.



Question — Si une abeille et le père de dix enfants étaient en train de se noyer, auquel des deux porteriez-vous secours ?

Réponse — Je sauverais promptement l'abeille et je laisserais le misérable père subir le sort qu'il a si richement mérité.



Un seul mot, bref, énergique, méprisant, brutal, aura plus fait pour perpétuer la mémoire du général Cambronne que s'il avait remporté vingt glorieuses victoires.



Parfois je songe au lamentable sort des aveugles de naissance qui n'ont jamais vu les roses et les lis, les grands vergers fleuris au printemps, les merveilleuses nuits étoilées, l'immense ciel bleu sur lequel voguent d'énormes nuages blancs aux formes fantastiques, le féérique feuillage d'automne dans les bois, qui n'ont jamais frémi d'admiration devant la splendeur du corps de la femme et qui n'ont jamais été ravis par l'adorable sourire d'un enfant. Que connaissent-ils de la vie ces infortunés ?



Aujourd'hui, pour réussir, me dit M. Cardinal, il faut être un peu fou. L'homme qui raisonne, qui pèse le pour et le contre, hésite trop à prendre une décision, à accepter les risques que

comporte toute affaire. Le fou, lui, y va hardiment et souvent la fortune le favorise.



Causant de littérature, j'ai entendu un jeune journaliste ayant à peine six mois d'expérience déclarer : Chez nous, tout le monde fait de la critique littéraire. Le chef vous remet un livre en vous disant : Faites-moi un quart de colonne. Alors, n'importe quel fou, ignorant par surcroît, ainsi bombardé critique — le journaliste de par sa profession doit pouvoir écrire sur n'importe quel sujet — lira au hasard quelques pages du bouquin et pondra ensuite cent lignes, portant sur l'oeuvre qu'un garçon de talent aura pris un an à écrire, un jugement qui sera gobé par le lecteur et considéré comme parole d'évangile.



Dans le vaste domaine des connaissances humaines nous héritons d'un lot d'idées et de notions qui nous sont transmises par nos aînés ou par de prétendus savants et de théologiens, que, sans les vérifier, nous acceptons comme articles de foi. Moi, j'ai voulu à la lueur de la raison et de mes connaissances juger par moi-même et j'ai par suite mis de côté un tas d'opinion léguées par des gens qui tirent leur autorité de notre paresse cérébrale et du fait qu'ils ont vécu des siècles avant nous.



« Ma grande joie, » déclare le soi-disant romancier X, « c'est de noircir du papier. » « Il n'a jamais dit si juste, » remarque le critique Z. « Il est comme un enfant qui barbouille des feuillets. Seulement, celui-ci est sans prétentions, tandis que X s'imagine faire de la littérature. »



Un dimanche à la porte de l'église, un habitant déclarait avec fierté à quelques paroissiens qu'il venait de faire baptiser son quinzième enfant.

- Quinze enfants ! En combien d'années ? interrogea l'un de ses auditeurs.
- En seize ans, répondit l'autre tout glorieux.
- En seize ans ! Ben, chez nous on avait un taureau qui nous donnait quinze beaux veaux chaque printemps, ricana le facétieux compère.



S. Pamphile-de-l'Islet, 6 mai. — Un cultivateur de cette paroisse, père de quatorze enfants, a été tué hier d'une ruade de son cheval, reçue en plein estomac.

Le brave cheval ! Il mériterait de recevoir sa pension de vieillesse avec trois bonnes terrinées d'avoine par jour et du foin plein sa crèche.



Mon coffret de sûreté est une armure qui me protège contre les coups que les fanatiques seraient tentés de me porter.



En battant son grain, un jeune habitant a eu les deux mains arrachées par le cylindre de sa machine. Il sera désormais incapable de travailler. L'accident ne l'a toutefois pas rendu impuissant et, même sans bras, il pourra faire l'élevage des enfants et recevoir les allocations familiales. Ainsi, il trouvera des compensations à son malheur.



Les journaux rapportent qu'un garçon de 24 ans, membre d'une famille de 22 enfants a été condamné à quatre ans de pénitencier pour vol. N'est-ce pas plutôt le père qui aurait dû être envoyé au bagne pour la vie et à recevoir en outre le fouet à la veille de chaque jour de l'an ?



Les Témoins de Jéhovah ne prêchent pas l'Évangile dans des temples de \$400,000 à \$500,000, ils n'habitent pas de luxueux presbytères. Simplement, ils vont de porte en porte dans les rues de la ville, expliquant la Bible et offrant des petits livres relatant les paroles du Christ. Cela, c'est un crime. La police soucieuse de faire respecter la loi et les bonnes moeurs, les arrête, les traîne devant les tribunaux qui en jettent quelques-uns en prison. Et il y a de bonnes âmes qui regrettent que l'on ne soit plus au temps de Néron ou de la sainte Inquisition, car alors, ces apôtres seraient livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre du Stadium ou brûlés vifs sur le champ de Mars. Et les ignorants et les fanatiques accourraient pour assister à leur supplice.



Chaque printemps, la pelouse de mon petit coin de terre à la campagne, se couvre de fleurs de pissenlits. Et chaque matin, pendant tout le mois de mai, muni d'un couteau, je vais sur le terrain et, à chaque bouton jaune, j'enfonce la longue lame tranchante dans le sol et coupe la tige à sa racine, mais j'ai beau essayer de les détruire, chaque année, les pissenlits repoussent et reparaissent. Ils sont comme la vermine humaine que ni les guerres, ni les famines, ni les épidémies ne peuvent exterminer.



La pondération, l'équilibre, la mesure ont perdu leur valeur aujourd'hui. Ils sont démodés, ne sont plus de mise. C'est

l'audace jointe à l'aplomb nécessaire pour la faire gober qui triomphe.



Du talent et de la sincérité, voilà les deux qualités que l'on doit exiger de l'écrivain.



M. Laberge, *La Presse* ne veut pas faire de peine à personne, me déclarait le sénateur du Tremblay, me dictant ainsi la ligne de conduite à suivre dans ma page de son journal. S'appliquer chaque jour à ne pas écrire une ligne ou un mot susceptible de faire de la peine à quelqu'un, quel idéal élevé pour un journaliste ! Autant être vidangeur ou policeman.



Alors que j'étais jeune garçon et que je récitais des *Pater* et des *Ave* en travaillant, je me disais que si je devenais prêtre un jour, puis évêque, je ferais ma tournée pastorale à pieds, avec une branche d'arbre en guise de crosse, que j'arrêterais à midi dans une maison et prierais qu'on me donne une croûte de pain pour apaiser ma faim et demanderais le soir la permission de coucher dans une grange. Et je jeûnerais tous les matins de l'année et coucherais sur le plancher nu de ma chambre. Mais les ans ont passé et je ne suis devenu ni prêtre ni évêque. Je prends trois bons repas par jour et me couche sur un matelas moelleux. Mais si j'avais réalisé le rêve de ma jeunesse, l'on m'aurait sûrement arrêté et interné dans un asile d'aliénés. Le temps des saints est passé.



A la suite de l'emprisonnement d'un évêque en Autriche, le Canada s'est mis à japper contre ce pays. Mais que dire de la féroce persécution dont les Témoins de Jéhovah sont victimes dans la province de Québec ?



En trois ans, la guerre de Corée a coûté quinze milliards aux Etats-Unis. Et ce même conflit a en plus fait 2,300,000 tués et blessés chez les Alliés et les Coréens du Nord et les Chinois. Voilà le résultat de l'intervention du stupide *Trueman* dans une dispute qui ne le regardait nullement.



Dans une petite campagne du Québec une femme mère de treize enfants qui reçoit les allocations familiales s'est adressée au député de son comté pour obtenir en plus les allocations aux mères nécessiteuses. Elle allègue que son mari est malade depuis deux ans et ne gagne aucun argent. Oui, le sans coeur est trop faible pour aller le matin au travail, mais avec le concours de sa complaisante compagne il fait un petit chaque année. Et sa grosse paillasse demande au gouvernement de les faire vivre. Tas de répugnants !



— Quoi, pas de tabac, pas d'alcools, pas de jeu de cartes, pas de clubs, pas de drogues, pas de cinéma, pas d'automobile, vous ne vivez donc pas ?

— Et le travail, la lecture, la nature, la méditation, ce n'est rien ? Ç ne compte pas ?



Ce qui empêche certains écrivains de talent de s'imposer, de faire prévaloir leurs idées, c'est qu'ils sont trop polis, trop raffinés, trop distingués, trop délicats pour énoncer une vérité toute crue avec le mot brutal qui l'enfonce dans la tête et la mémoire du lecteur.

●

Oui, il y a de la misère, mais c'est parce que les gens ont couru après. La vie vous donne des claques, mais vous devriez vous garer, tâcher de les éviter et non vous planter devant elle pour les recevoir.

●

Il faut aimer la justice d'un amour platonique car elle n'existe pas sur la terre. Elle n'est qu'un nom.

●

Cueillir à l'arbre des prunes bien mûres dans un vieux verger à l'abandon, par une chaude et calme après-midi d'août et là, dans la solitude et le silence apaisant, savourer les fruits juteux, sucrés, qui fondent dans la bouche, me semble un incomparable régal.

●

Aujourd'hui que je suis arrivé pour ainsi dire au terme de mes jours et que je jette un regard en arrière sur ma vie, je me plais à reconnaître que le talent et les dons dont la nature m'a gratifié, que l'amour du beau, la sensibilité et la faculté d'enthousiasme qu'elle a mis en moi, m'ont procuré plus de contentement et de joie que n'auraient pu m'en donner tous les

millions de la terre. Réellement, j'ai été un mortel privilégié qui peut se dire satisfait de son destin.



Se promener le soir au soleil couchant dans le jardin de l'hospitalière demeure où s'achèvent vos jours et respirer le parfum des lis est une sensation d'infinie douceur.



S'asseoir par une journée ensoleillée d'automne sur un vieux banc de marbre près d'un laurier en fleurs, dans un petit parc de Rome, savourer la douceur de l'air, goûter le silence, la paix, le charme du moment fugitif, m'apparaît comme l'une des belles heures de la vie.



Le discret sourire d'une passante croisée une fin d'après-midi dans un parc vous suit et vous accompagne comme un léger parfum dans votre promenade vagabonde.



Alors qu'à l'âge de quinze ans, je revenais en sleigh du village de Beauharnois je fis monter dans ma voiture un piéton qui pataugeait dans la neige. Tout en causant, il me déclara : « Je n'échangerais pas mon instruction pour la plus belle terre de la paroisse ». A mon tour, je peux proclamer aujourd'hui que je ne donnerais pas la mienne pour la plus riche banque du Canada.



Allant porter un manuscrit à l'imprimeur, un employé supérieur voulant se montrer aimable m'interrogea ainsi : « Écrire des livres, c'est votre *hobby*, n'est-ce pas ? ».

Deux jours plus tard, un autre membre du personnel de l'imprimerie remarqua candidement : « Lorsqu'on n'a rien à faire, écrire est une bonne distraction, j'en suis sûr. »



Parlant d'un sénateur de Montréal bien connu dans les cercles sportifs décédé il y a quelques années, l'un de ses collègues me déclarait : « Les seules fois en douze ans où je l'ai vu ouvrir la bouche c'était pour bailler. »



« Je travaillerai pendant vingt-cinq ans s'il le faut, mais je l'aurai le ruban rouge » (la légion d'honneur) annonçait un jour un camarade du journal.

— Ce serait si simple et bien plus rapide d'aller en acheter une verge au magasin Dupuis Frères et elle ne coûterait que dix sous, riposta le pince-sans-rire qu'était Paul de Martigny.



« Le plus beau jour de ma vie est celui où j'ai voulu tuer mon père », me confiait un soir un poète membre de l'École Littéraire.



Quelques jours après la mort du peintre J.-C. Franchère, l'un de ses proches, gros industriel, visitant l'atelier du défunt

s'exclamait sur un ton de profonde commisération : « Et dire que le pauvre garçon a passé sa vie à faire des images ».



« Ça fait quinze ans que je pioche Marcel Proust », me déclarait un jour un camarade du journal. Mais voilà que depuis deux ans, il est condamné au repos. Comme moi, il aurait dû employer son temps à lire Renan, Guyan, Anatole France, Mau-passant, Pierre Louys, Zola, Loti, Daudet, Jules Renard, Mirbeau, etc.



Au Canada comme partout ailleurs, un homme qui tue son voisin ou qui met le feu à sa maison est arrêté, jugé et condamné au pénitencier ou à être pendu, selon le cas, mais si ce même homme au lieu de commettre ses crimes dans sa paroisse déclare qu'il veut aller massacrer des Coréens, incendier leurs villages et détruire tout ce qu'il pourra dans leur pays, au lieu de l'emprisonner on lui donnera un uniforme, un fusil, on le nourrira et on lui donnera un salaire.



Les pertes totales du Canada dans la guerre de Corée ont été de 1,438 hommes tués ou blessés. Voilà des jeunes gens qui ont payé bien cher la folie qu'ils ont commise en partant de chez eux pour aller tuer les Coréens et ravager leur pays.



Lorsqu'en 1837, les Patriotes prirent les armes contre les Anglais pour secouer l'oppression dont ils étaient victimes et

pour défendre leurs droits, l'évêque d'alors, Mgr Lartigue, les excommunia, ordonna à ses prêtres de leur refuser l'absolution et, en cas de mort, de ne pas les enterrer en terre sainte, mais lorsque les jeunes Canadiens partirent pour aller ravager la Corée et massacrer ses habitants qui ne leur avaient rien fait, ils étaient accompagnés de dévoués aumôniers chargés de leur prodiguer tous les secours de la religion. Tirez vos conclusions.

UN SAINT EST ENTRÉ DANS MA MAISON

C'était la veille de la fête de l'Immaculée-Conception. Le ciel était gris, blême. Un temps dolent. Des amoncellements de neige bordaient la chaussée et le vent du nord cinglait la figure des passants. L'on sonne à ma porte. Je vais ouvrir. Un vieil homme portant l'habit ecclésiastique, les épaules enveloppées dans une pèlerine et coiffé d'un bonnet en mouton de Perse est devant moi. Je le fais entrer dans le vivoir.

— Y a-t-il des malades dans cette maison ? s'informe mon visiteur.

— Non. Par bonheur, tout le monde est en bonne santé.

— Bien, bien. J'en suis heureux. Je ne suis pas un prêtre, déclare-t-il modestement, avant d'aller plus loin. Je suis un frère, rien qu'un frère. Je suis attaché à l'oratoire saint Joseph. Pendant bien des années, j'ai été l'assistant du frère André. Maintenant, je tâche, non pas de continuer son oeuvre, car moi-même je ne suis rien, mais je m'efforce de faire du bien par son entremise.

Une pause.

— Je ne prends pas d'argent. Je n'accepte rien de personne. Le frère André n'a jamais voulu prendre d'argent et il me repousserait loin de lui si j'agissais autrement.

Votre nom c'est Laberge ? s'enquiert-il. Je l'ai vu dans l'almanach des adresses. J'ai entrepris de visiter toutes les maisons de la ville et, chaque matin, avant de partir de l'oratoire je dresse la liste de ceux que je vais voir dans la journée. J'ai déjà fait une faible partie de la cité. Je frappe à chaque porte, sans distinction. J'entre chez les canadiens français, chez les anglais, chez les juifs, chez tout le monde. Partout, l'on me fait un bon

accueil. Je m'informe s'il y a des malades. Certes, je ne les guéris pas, mais je dis de prier, d'invoquer le frère André qui intercède auprès de Dieu pour ces pauvres affligés. C'est la prière qui apporte le réconfort et la guérison. Je sais que dans ce pays plus de cinquante mille malades ont été guéris par l'intercession du frère André. Souvent, il m'arrive d'entrer dans une maison et d'entendre l'un des occupants du logis déclarer : « J'étais malade, j'ai été prier à l'oratoire saint Joseph et j'ai été guéri ». Je voudrais que tous les malades invoquassent le frère André. C'est la tâche à laquelle je me suis voué. Je vais aller dans chaque demeure de cette grande ville et j'espère que ma mission ne sera pas vaine.

Le vieil homme parlait avec simplicité et conviction. Pas de sermon, pas de grande phrases. Des mots très ordinaires qui allaient au coeur. L'on était empoigné par ce message familier, sans aucune affectation. L'humilité de ce religieux et sa foi ardente provoquaient une profonde admiration. L'on avait l'impression que ce modeste visiteur était un apôtre au grand coeur. Sa présence apportait une émotion inexprimable. Il ne venait pas, comme tant d'autres, vous soutirer de l'argent. Ce n'était pas un sollicitateur. Il était la personnification de la charité, de la bonté. Tout ce qu'il voulait, c'était faire du bien, de recommander de prier, d'invoquer le frère André pour obtenir la guérison des malades. Lui, il était le messenger, l'instrument du frère André. Je l'écoutais, je le regardais et je me sentais inexprimablement remué. Ses paroles si simples étaient mille fois plus éloquentes que la rhétorique de tous les prédicateurs que j'ai entendus. Elles allaient droit à l'âme.

— Aux jours d'épreuves, d'affliction, invoquez le frère André, fit-il en se levant.

— Ne reviendrez-vous pas un jour ? demandai-je, plus touché, plus ému que je ne saurais dire.

— Non. Je ne vais qu'une fois dans chaque maison.

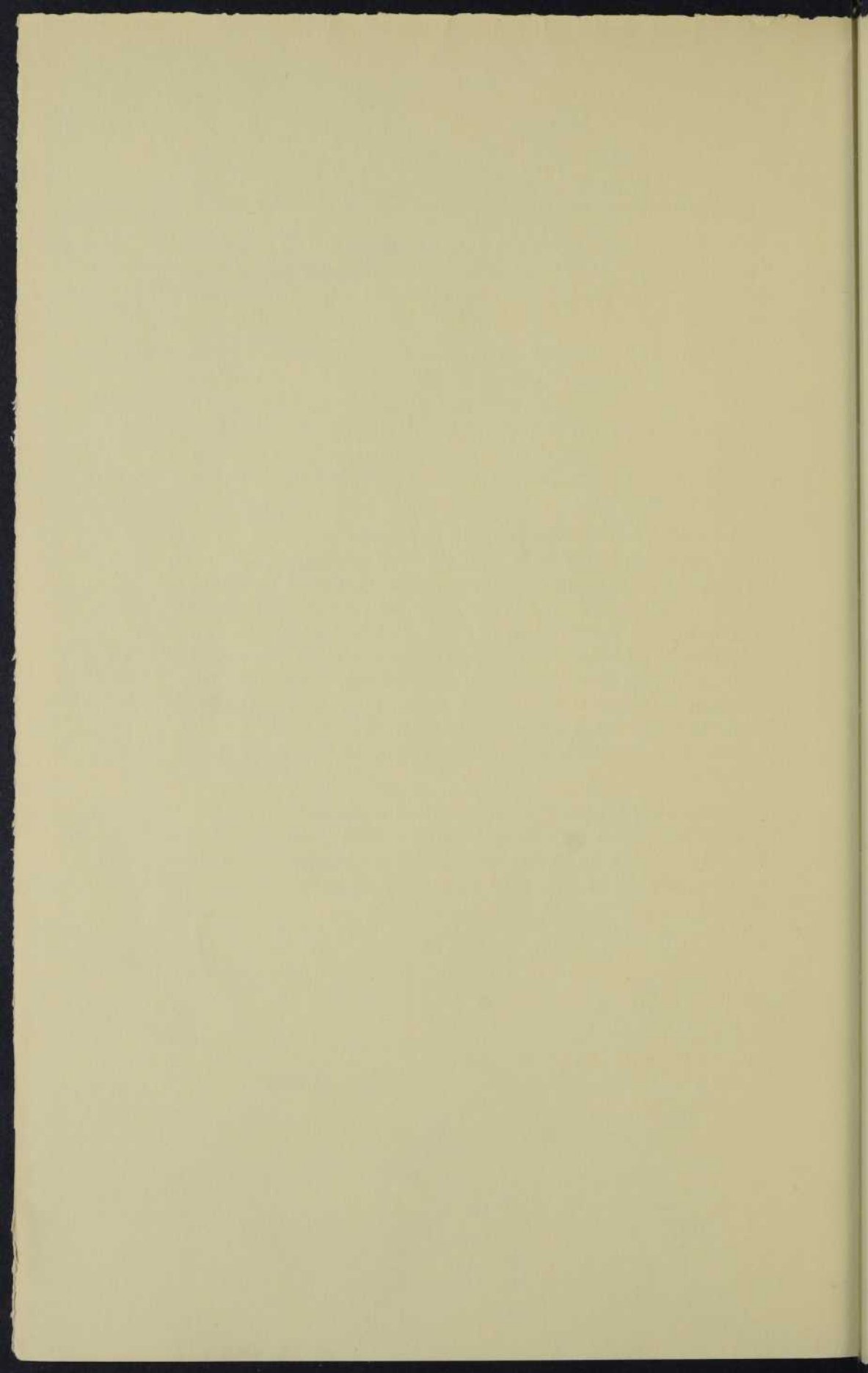
— Et si je voulais vous revoir, ou pourrais-je vous trouver ?

— Venez alors à l'oratoire Saint-Joseph auquel je suis attaché. Mon nom est frère Philippe. Demandez simplement le Petit Vieux. C'est ainsi qu'on me nomme et c'est sous ce nom que je suis connu.

Resserrant sa pèlerine sur ses épaules, il se dirigea vers la porte. J'étais tellement bouleversé par ces paroles si humbles que je ne pouvais articuler un mot, ni faire un geste. J'aurais voulu saisir sa main et la porter à mes lèvres en signe de vénération, mais je sentais que son extrême modestie aurait été choquée, blessée, par cette marque de respect et d'admiration et je restai là, muet.

Le vieil homme ouvrit la porte et franchit mon seuil. Il se trouva dans l'air glacé et le vent du nord secoua sa pèlerine. Il s'en allait porter ailleurs les paroles de charité et de réconfort qui débordaient de son grand cœur. Du regard, je le suivis un moment et il me semblait voir une auréole planer au-dessus de la tête de l'humble religieux. Je rentrai dans la pièce qu'il venait de quitter. L'image de celui qui venait de disparaître était dans mon esprit, mais sa présence n'était plus là, et je sentais comme un grand vide causé par son départ. Dès ce moment, j'eus la ferme et inébranlable impression qu'un saint était entré dans ma maison.

Après avoir accompli sa tâche, après avoir rempli sa mission, le frère Philippe est entré dans le repos éternel le 10 septembre 1949. Il était âgé de 75 ans. Il était né à L'Ange-Gardien, le 14 décembre 1874 et était entré en religion en 1893.



À LA MÉMOIRE D'UN HÉROS

J'ai reçu une couple de fois la visite d'un neveu, fils d'un de mes frères établi dans l'Alberta. Il étudiait et travaillait afin d'obtenir son brevet de lieutenant dans l'armée afin d'aller se battre outremer. Rien ne l'obligeait à partir. Il s'était engagé volontairement. Garçon d'un grand talent, il avait tout d'abord songé à se faire prêtre, mais un accident qui affecta grandement sa vue pendant quelques années l'avait forcé à renoncer à ses études. Il s'acheta alors une ferme non loin des terres de son père et il devint en plus l'intendant d'un gentleman farmer qui possédait un vaste domaine à côté de son champ à lui. Là, il menait une vie fort agréable et l'avenir lui souriait. En lui-même, il se disait que dans quelques années, il tâcherait de se faire élire comme député au Parlement du Canada. Nul doute qu'il aurait réalisé cette ambition.

Lorsque vint la guerre, comme un autre est pris par l'amour de Dieu, il fut saisi par l'amour de la patrie. Au lieu de continuer à vivre bien tranquille, à amasser de l'argent, il s'enrôla. En lui, revivait l'âme de son grand père qui avait tant d'admiration pour les héros : Napoléon 1er, Condé, Duguesclin, Turenne, Bayard, dont il ne pouvait se lasser de lire les exploits.

D'une taille de plus de six pieds, cent quatre-vingt livres de muscles et d'os, il avait une stature d'athlète ; le futur officier paraissait bien fait pour commander.

« Lorsque nous faisons l'exercice le matin, que j'entends les notes sonores d'une marche militaire, que je vois luire au soleil levant les baïonnettes des soldats qui défilent l'arme sur l'épaule, je deviens tout transporté, je me sens tout vibrant, tout frémissant, il me vient une âme de héros », me déclarait le jeune homme.

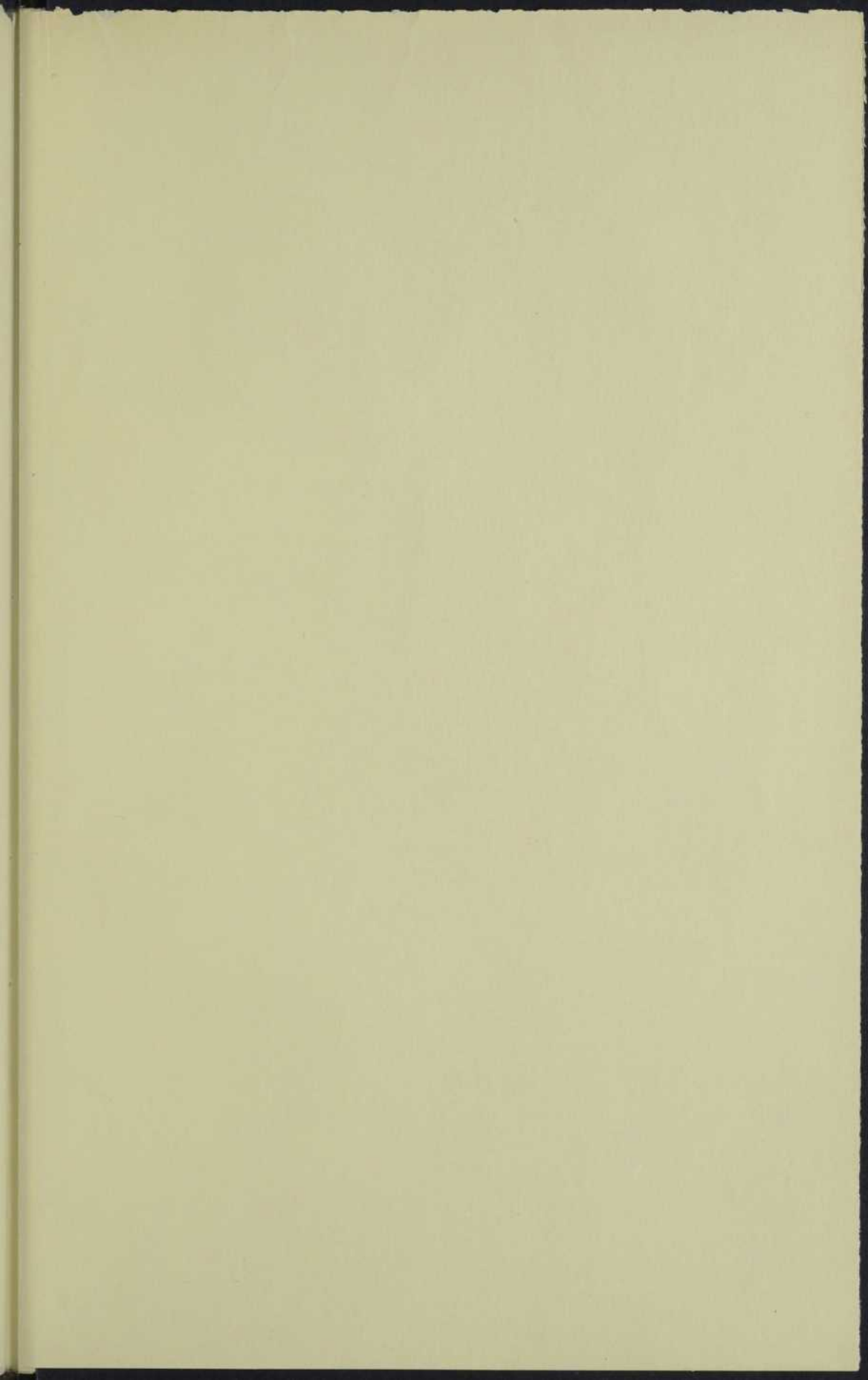
Il était de la race des vrais Laberge qui aiment les aventures, les batailles, la gloire, et qui ne connaissent pas la peur. Haut la main, il a obtenu son grade de lieutenant. Et quelques mois plus tard, il est tombé à Falaise en chargeant l'ennemi à la tête de ses hommes. Il a obéi à son destin ; il a vécu son rêve. Il n'ensemencera plus sa lointaine ferme de l'Alberta, il ne récoltera plus le blé qui nourrissait le peuple des villes.

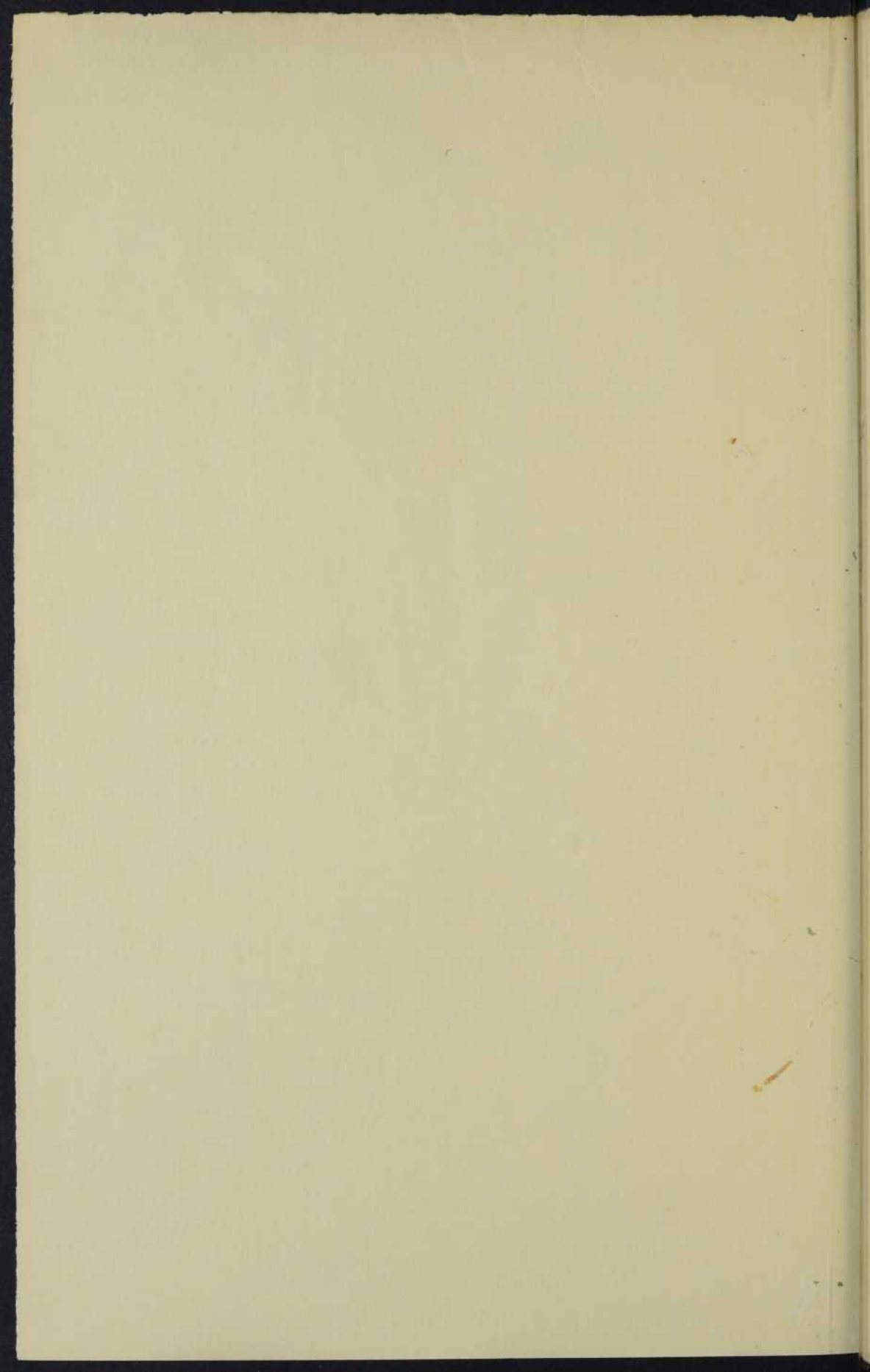
Le vaillant lieutenant Arthur Laberge, glorieusement tombé à Falaise, dort à jamais dans la terre de France.

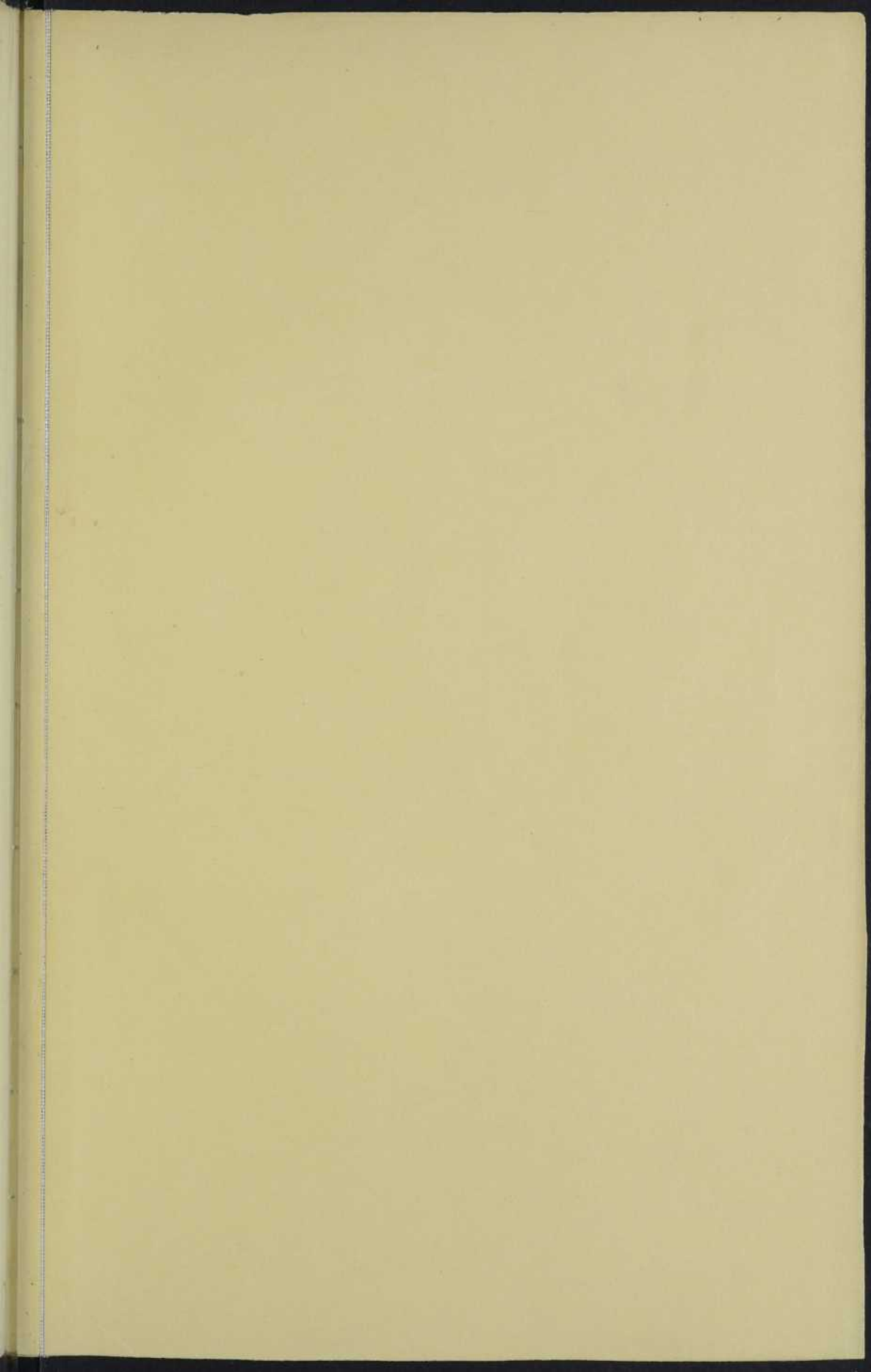
TABLE DES MATIÈRES

Ma maison	9
Hymne à la terre	11
Les iris	13
Le chemin du monastère	15
Jour de pluie	19
Les lilas	21
Le pommier	23
Une vieille s'en va	25
Pavots d'Orient	27
Croissant de lune	29
Les pivoines	31
Les roses	33
Les lis	35
Bouquet de phlox	37
La Voie lactée	39
Heures d'extase	41
Le jeune prêtre	43
Le sculpteur Laliberté	45
Roses trémières	47
Vieilles lettres	49
Humaine décrépitude	53
Le père Poirier	55
Devant le foyer	57
Fin de septembre	59
J'aime	61
Apothéose d'octobre	63
Deux secondes de plus et... ..	65
Réflexions	67
Un saint est entré dans ma maison	87
A la mémoire d'un héros	91

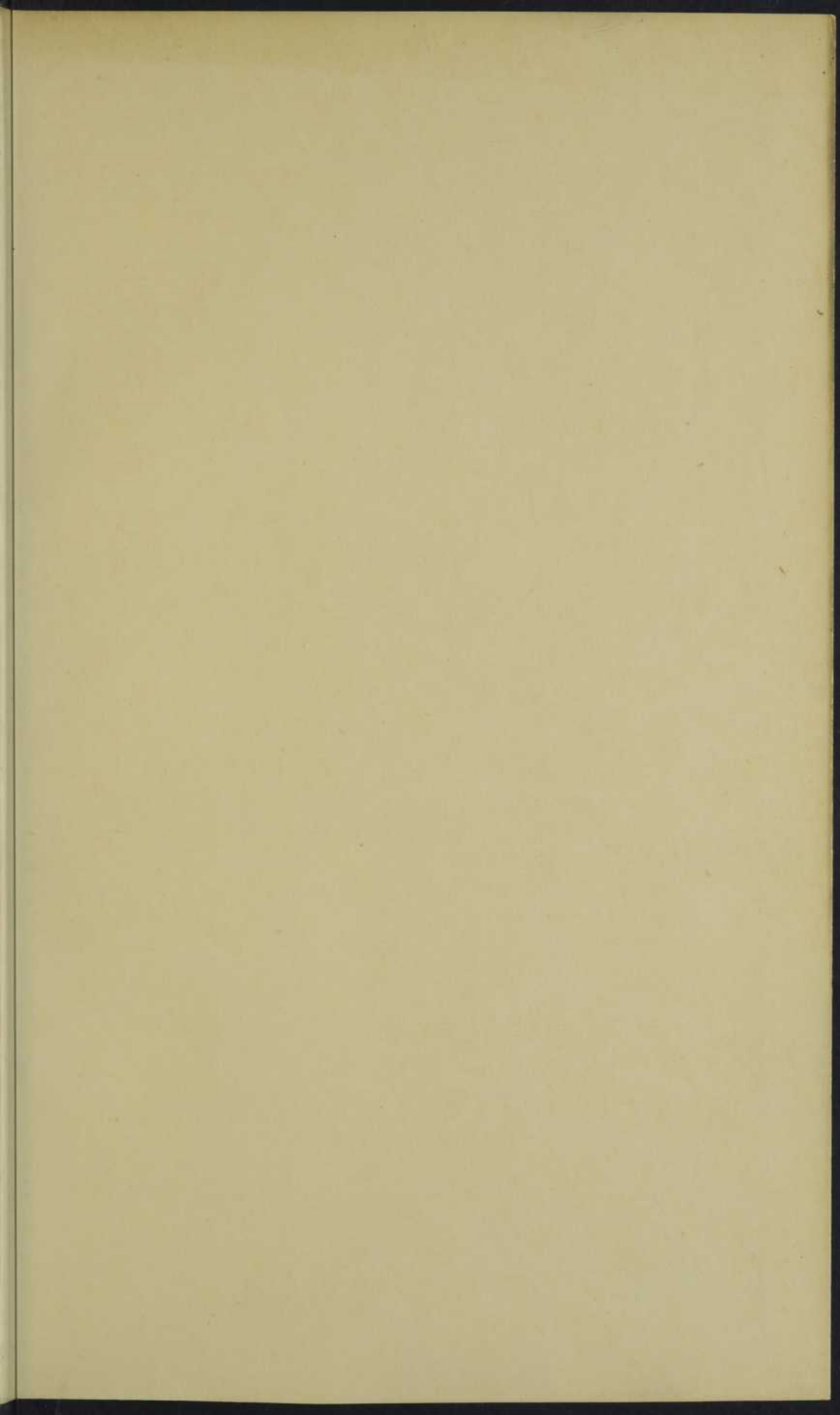


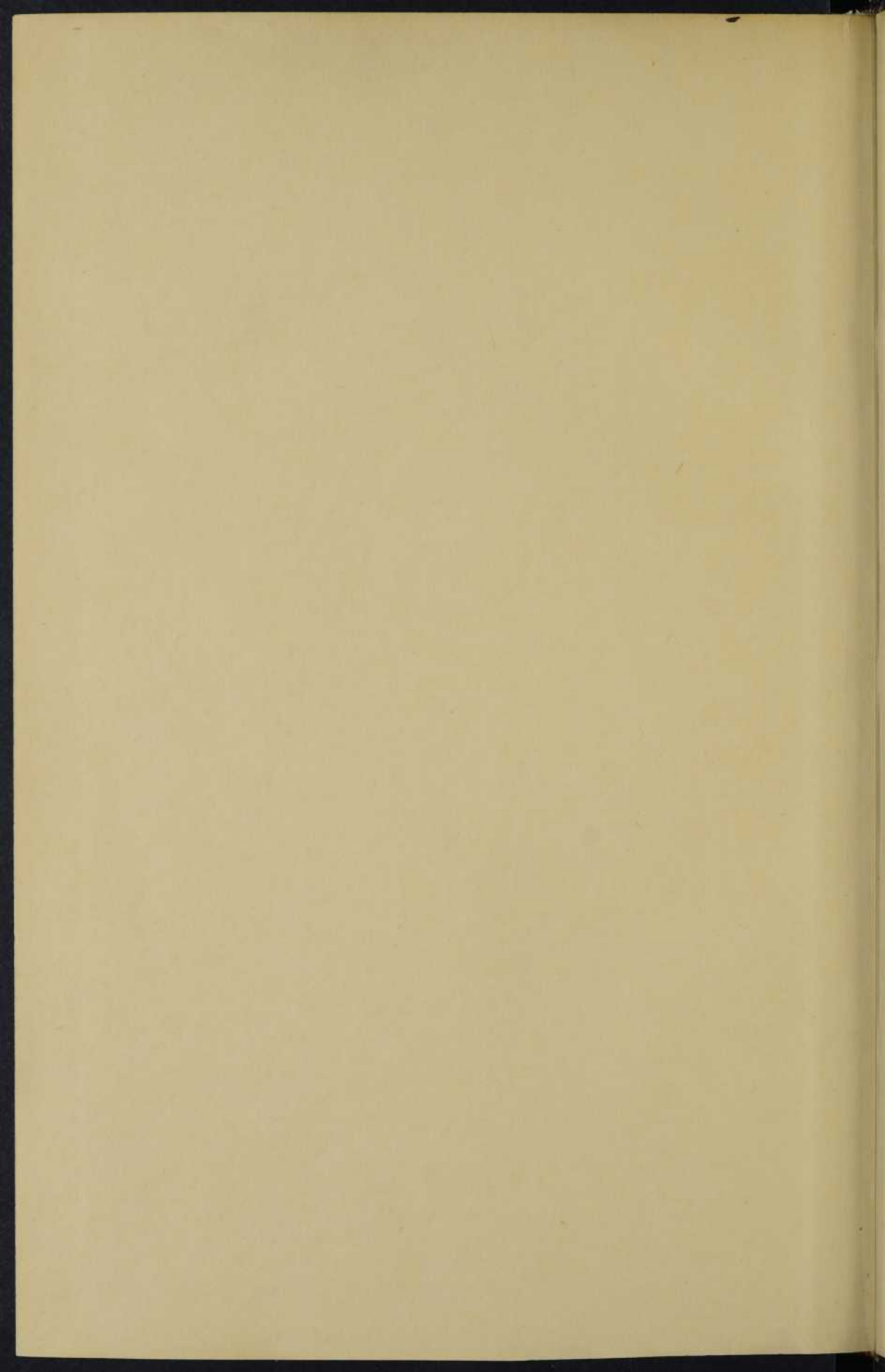


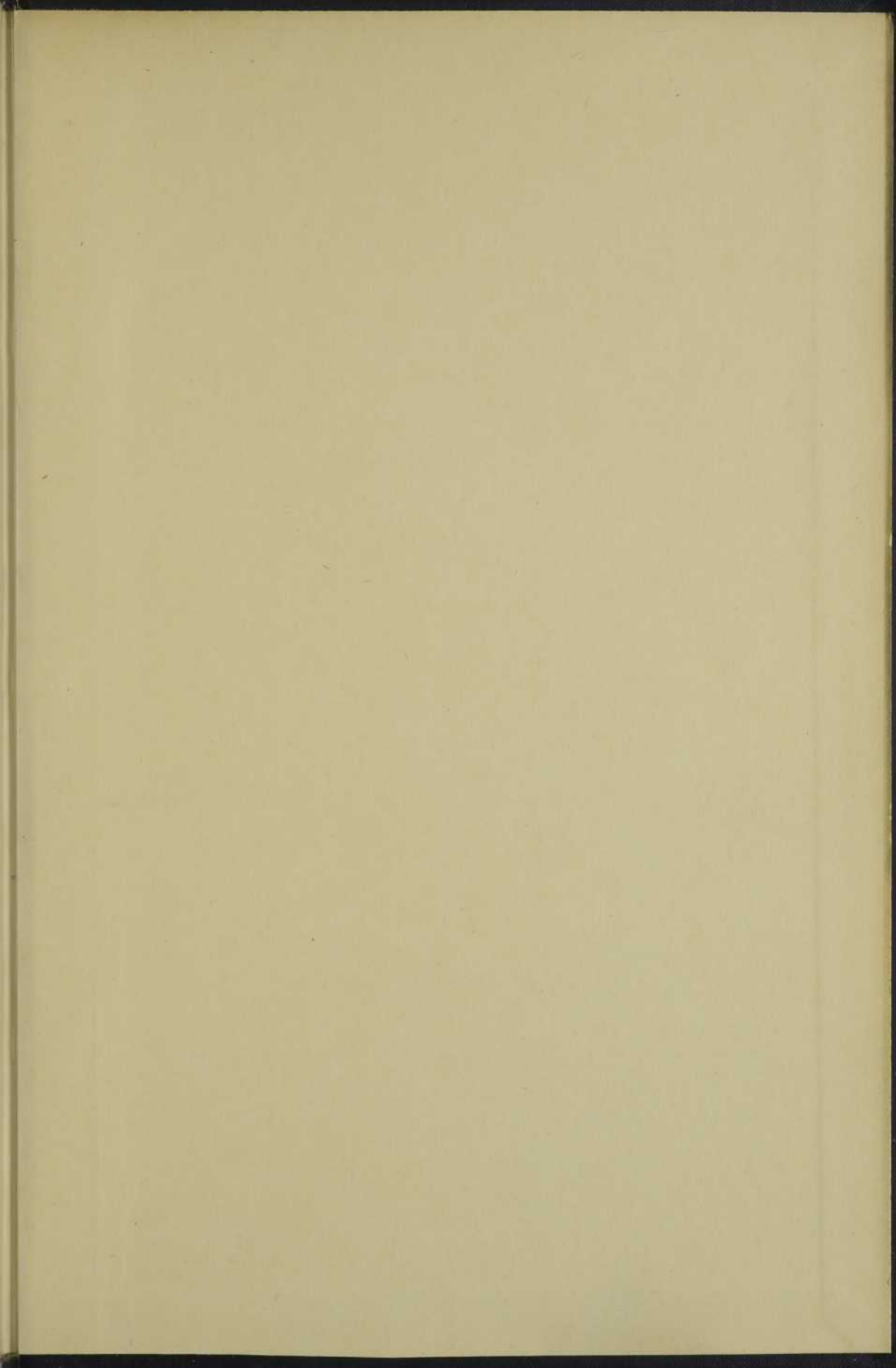












BNQ

BNQ



000 293 195